HISTORIA magazine

Hebdomadaire paraissant le mercredi - n° 210 - France 3 F
Belgique 30 FB/Suisse 3 FS - UNE PUBLICATION TALLANDIER

LA GUERRE D'ALGÉRIE



CAMUS : HISTOIRE D'UNE PASSION

1956 : « Le temps approche où le problème algérien va exiger une solution. »

HISTORIA magazine

Hebdomadaire
paraissant tous les mercredis
Éditions Jules Tallandier
Directeur de la publication : ***Maurice Dumoncel***
Directeur des périodiques : ***Georges Mazoyer***

Directeur : ***Yves Courrière***
Conseiller auprès de la Direction : ***Général Beaufre***
Rédacteur en chef : ***Jean Fontugne***
Adjoints : ***Jacques Kohlmann***, ***Marie Elbe***
Chef service photo : ***François Wittmann***
Adjoint : ***Geneviève de Lachaux***
Directeur des publications Historia : ***Christian Melchior-Bonnet***
Administration : ***Christian Clerc***

Maquettiste : ***Claude Rebelo***
Dessinateur : ***John Batchelor***
Fabrication : ***Roger Brimeur***
Secrétariat de la rédaction : ***Brigitte Le Pelley Fonteny***
Directeur de la promotion : ***Jacques Jourquin***
Assistantes : ***Chantal de Pinsun***, ***Françoise Rose***
Relations publiques : ***Claude Bénédick***
Abonnements : ***Jean-Loup Pellé***

RÉDACTION-ADMINISTRATION :
Librairie Jules TALLANDIER
17, rue Remy-Dumoncel, PARIS 14e. **Tél. 707-17-89.**
Prix de vente au numéro : France, 3 F. – Belgique, 30 FB. Suisse, 3 FS.

ABONNEMENTS

FRANCE :
61, rue de la Tombe-Issoire, PARIS-14e. Tél. 707-17-89.
CCP « HISTORIA MAGAZINE » Paris 2778-70 ou chez votre dépositaire.
BELGIQUE :
S.A. FEMMES D'AUJOURD'HUI, 65, rue de Hennin, B 1050 BRUXELLES. Tél. 47-69-29.
CCP BRUXELLES 1882-34.
Tarif :
1° 6 mois - 24 numéros.
67 FF - 670 FB - 67 FS - Autres pays : 82 FF.
2° 1 an - 48 numéros.
123 FF - 1 230 FB - 123 FS - Autres pays : 153 FF.
3° 1 an - 48 numéros, 3 reliures dont 1 gratuite.
159 FF - 1 590 FB - 159 FS - Autres pays : 198 FF.
4° 2 ans - 96 numéros, 6 reliures dont 2 gratuites.
302 FF - 3 020 FB - 302 FS - Autres pays : 350 FF.
RELIURES :
FRANCE : 18 F chez tous les dépositaires de France.
BELGIQUE : 195 FB chez les dépositaires ou auprès de l'A.M.P., 1, rue de la Petite-Ile, 1070 BRUXELLES. CCP 416-69.
SUISSE : 18 FS chez tous les dépositaires.
NOTE A NOS ABONNÉS :
1° Les abonnements sont pris à partir du n° 194.
2° Les souscripteurs au tarif n° 4 s'engagent pour la totalité de la collection. Ils ont la possibilité d'effectuer leur règlement en deux fois : à la souscription : 157 FF - 1 570 FB - 157 FS - Autres pays 180 FF ; au 48e numéro : 157 FF - 1 570 FB - 157 FS - Autres pays 180 FF.
3° Tout souscripteur ayant choisi notre tarif avec reliure recevra avec ses premiers numéros les 3 reliures nécessaires pour relier 48 numéros.
4° La publication est hebdomadaire, mais en juillet et en août il ne paraîtra que deux numéros par mois.
5° Toutes nos revues sont expédiées sous carton fort et bénéficient par conséquent d'un maximum de protection.
6° Pour toute correspondance relative à votre abonnement (changement d'adresse, réclamation, renouvellement), envoyez-nous l'étiquette collée sur notre dernier envoi, elle porte toutes les références vous concernant.
7° Toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée de 2 F en timbres.



POUR UNE TRÊVE CIVILE

Yves COURRIÈRE

CAMUS. L'Algérie. L'Algérie. Camus. Ils sont inséparables. Une génération de jeunes Français a appris l'Algérie à travers Noces *ou* l'Étranger. *La mer et le soleil, l'odeur des pierres chaudes de Tipasa, celle, agressive, des absinthes et des herbes aromatiques, celle aussi des « petites » à la peau pain d'épice et au corps souple sous une robe légère...*

Cette leçon parfaite d'amour et de désir, cet accord sublime entre le corps et la nature, qui n'a rêvé — dans les brumes du Nord — de la mettre en pratique, de le réaliser?

Mais dans Camus, il y avait aussi la grande misère des « Arabes », la dénonciation des « insolents responsables » d'une situation qui ne devait, qui ne pouvait qu'empirer.

De cœur et de sang. Telle était l'Algérie de Camus que les rappelés, puis les appelés allaient découvrir à travers la guerre. Camus, c'était la grande voix, le guide, le maître à penser. Avec lui, l'Algérie s'était offert ses « lettres de noblesse » en entrant — d'emblée à une place d'honneur — dans la littérature française. Une certaine Algérie européenne allait aussi — en le conspuant — fournir à ses adversaires les traits les plus méprisables d'un portrait injustement généralisé.

Lorsque Camus, déchiré par un conflit qui, de jour en jour, se fait plus atroce, décidera d'élever pour la dernière fois la voix de la justice et de la tolérance, il réunira contre lui les plus méprisables de ses compatriotes. Ceux que l'on retrouvera chaque fois qu'il s'agira de crier NON. Non à tout changement. Non à toute réforme.

Puis ce sera le silence. Le silence de celui qui, « par devoir », ne se permet plus de juger ni de trancher dans le confort de son bureau.

Puis ce sera le silence de la tombe.

Alors, on se l'arrachera. On interprétera ses mots, ses phrases. Ses pires ennemis de la trêve civile auront le front de trouver, dans certaines déclarations privées de leur contexte, la justification de leur intolérance.

Camus est mort. Son Algérie aussi. Mais au-delà de l'homme, des hommes, de leur politique ou de leurs régimes, le soleil et la pierre, les ruines mangées de sauges et de ravenelles, Tipasa et la mer interprètent sans relâche l'éternelle mélodie du monde.

Celui qui sait l'entendre, et la traduire, est immortel.

Y. C.

SOMMAIRE N° 210

CAMUS LE FRATERNEL

Albert Camus. *Dans le fracas, la fureur, le sang où a sombré l'Algérie, sa voix s'efforça de dominer les cris des passions pour adjurer les « siens » d' « éviter au moins l'irréparable : l'assassinat des innocents ». Mais la roue d'une guerre inexpiable, qu'il considéra toujours comme une guerre civile, était en marche. Camus mourut dans un accident d'auto avec Michel Gallimard* (à droite).



une enfance pauvre, gorgée de lumière, et un maître d'école qui force le destin

ALBERT CAMUS est né le 7 novembre 1913 à Mondovi, dans le département de Bône. Son père, Lucien Camus, est un pauvre ouvrier agricole. Sa mère, ancienne servante d'origine espagnole, ne sait ni lire ni écrire. Ils ont déjà un fils.

En septembre de l'année suivante, Lucien Camus est tué à la première bataille de la Marne. A la veuve, l'hôpital envoie « un petit éclat d'obus retrouvé dans les chairs » et l'État octroie une maigre pension.

Mme Camus décide alors de quitter Mondovi pour Alger, où elle a de la famille. Elle prend un étroit logement dans le quartier de Belcourt et, pour nourrir les siens, se met à faire des ménages.

C'est dans ce quartier populaire que Camus grandira. Quartier bruyant, coloré, où vit une population dont l'origine espagnole ou maltaise ne remonte souvent qu'à une ou deux générations, où l'on parle le « pataouète », ce langage fleuri d'expressions pittoresques, où l'on observe des lois et des coutumes strictes.

« A Belcourt comme à Bab-el-Oued, écrira plus tard Camus, [...] on a sa morale, et bien particulière. On ne « manque » pas à sa mère. On fait respecter sa femme dans les rues. On a des égards pour une femme enceinte. On ne tombe pas à deux sur un adversaire parce que « ça fait vilain ». Pour qui n'observe pas ces commandements élémentaires, « il n'est pas un homme », et l'affaire est réglée, souvent pour de longues années.



La mère de l'écrivain. Une petite femme humble, illettrée, d'origine espagnole (Catherine Sintès).

En 1918, Albert Camus entre à l'école communale de Belcourt. C'est alors un beau petit garçon aux cheveux sombres, coupés à la Jeanne d'Arc, qui porte sandales et costume marin. Ses dons, son intelligence frappent son instituteur, Louis Germain. En 1923, année du certificat, Germain décide de présenter Albert Camus à l'examen des bourses afin qu'il puisse poursuivre ses études.

Pour un enfant de Belcourt, entrer au lycée est un événement extraordinaire. Et il est probable que Louis Germain ait eu quelque peine à arracher à Mme Camus son autorisation. Morvan-Lebesque, dans son livre *Camus par lui-même*, rapporte que le petit Albert devait étudier en cachette avec la complicité peureuse de sa famille « parce qu'un terrible grand-oncle, chef de clan, menaçait d'un bon coup de fusil quiconque mettrait du latin dans la tête de son petit-neveu ». En 1923, les intellectuels sont plutôt mal vus du côté de Belcourt.

Au lycée d'Alger, Camus découvre un monde nouveau. Monde de bourgeois souvent assurés de leurs droits, monde de privilégiés pour qui les dures réalités de la vie quotidienne sont inconnues. Mais, à côtoyer ces fils de riches, l'élève boursier Camus ne ressent aucune amertume. La pauvreté n'est pas pour lui un malheur. Il aime, et aimera toujours d'ailleurs, le dépouillement et la frugalité. La possession ne l'intéresse pas. Et surtout, il ne connaît pas l'envie, ce « cancer des sociétés et des doctrines ».

La mer et le soleil ne coûtent rien

Dans sa pauvre maison de Belcourt à l'escalier malodorant ou dans l'atelier de son oncle tonnelier, il passe des jours heureux. « La belle chaleur qui régnait sur mon enfance m'a privé de tout ressentiment, écrira Camus dans la préface de *l'Envers et l'Endroit*. Je vivais dans la gêne, mais aussi dans une sorte de jouissance. Je me sentais des forces infinies; il fallait seulement leur trouver un point d'application. Ce n'était pas la pauvreté qui faisait obstacle à ces forces : en Afrique, la mer et le soleil ne coûtent rien. L'obstacle était plutôt dans les préjugés ou la bêtise. »

Si Camus n'éprouve aucun sentiment d'envie, il connaît toutefois la révolte. Il ne reste pas impassible devant la misère des uns et la richesse des autres. Il est prêt à militer pour améliorer le sort des déshérités. Mais ces forces qui bouillonnent en lui n'ôtent rien à sa lucidité, à son application au travail, à sa joie de vivre.

Ce lycéen sérieux, cet élève infiniment doué qui se destine aux lettres supérieures, est épris de théâtre amateur et de football. Tous les dimanches, il défend les buts du Racing Universitaire d'Alger. Il a le souci de son corps, le sou-

◀ Ce beau petit garçon brun, au regard grave, grandi dans un quartier ouvrier d'Alger, va devenir un jour prix Nobel de littérature. Son instituteur, Louis Germain, avait pressenti les dons de l'élève Camus.

La plage du Chenoua, ▶ près de Tipasa, où Camus passa des étés éblouis. Les neuf mots qu'il préférait étaient : monde, douleur, terre, mère, hommes, honneur, misère, été, mer.



◀ Camus à 24 ans. Tenant le ballon de l'équipe de football du R.U.A. Il en est le goal : « Le mot de R.U.A., prononcé par un ami de rencontre, me ferait encore battre le cœur, le plus bêtement du monde », écrira-t-il.



M.-E. Boucher


Roger-Viollet

◄ **1919. Dans l'atelier de l'oncle Étienne, tonnelier à Alger. Galoches et sarrau noir. Son père a été tué à la guerre. C'était un Alsacien, ouvrier agricole. Il s'appelait Lucien Camus. Il est enterré au cimetière militaire de Saint-Brieuc. Quarante-trois ans plus tard, le lauréat du prix Nobel ira se recueillir sur sa tombe et écrira : « Il était mort au champ d'honneur, comme on dit... »**

ci de la forme, au sens sportif du terme.

Camus est maintenant un bel adolescent musclé et longiligne, au type espagnol prononcé. Le stade, la mer, lui procurent ses plus grandes joies. Dès la fin de l'hiver, comme tous les Algérois, riches ou pauvres, il court vers les plages. Avec volupté il se glisse dans l'eau encore fraîche, puis abandonne son corps au soleil. Plaisir aigu, purement physique, qui lui laisse peut-être déjà entrevoir que « son royaume tout entier est de ce monde ». Alger offre à Camus toutes ses richesses et il en jouit pleinement. Il est le jeune homme, fils d' « une race née du soleil et de la mer » qui, dans *Noces à Tipasa*, chante sa joie de vivre dans la beauté.

En 1930, Camus passe avec succès son baccalauréat. Mais cette même année, il ressent les premières atteintes de la tuberculose.

Cette maladie jouera un rôle déterminant dans la personne et l'œuvre de Camus car elle brisera la carrière qu'il s'était fixée : professeur de philosophie.

Camus est gravement malade. Pour la première fois, il va connaître la peur et le découragement. Pour la première fois aussi, sans doute, il va comprendre qu'il est mortel, que le soleil n'est pas seulement là pour caresser les corps étendus sur le sable, mais aussi pour les putréfier. Tout son être se révolte contre la mort, cette « aventure horrible et sale ».

On peut croire, cependant, que sa maladie lui sera utile car dans la préface de *l'Envers et l'Endroit*, évoquant ces jours sombres, il écrira : « Cette maladie, sans doute, ajoutait d'autres entraves, et les plus dures, à celles qui étaient déjà les miennes. Elle favorisait finalement cette liberté du cœur, cette légère distance à l'égard des intérêts humains qui m'a toujours préservé du ressentiment. Ce privilège [...] j'en ai joui sans limites ni remords et, jusqu'à présent du moins, il a éclairé toute ma vie. »

Exclu du parti

Malgré la maladie, Camus poursuit ses études de philosophie. Il a pour professeur Jean Grenier, dont l'œuvre aura sur lui une grande influence. Son rêve est d'entrer rue d'Ulm. Il lit avec passion Epictète, Kierkegaard, Pascal et Gide. Il découvre Proust et Malraux.

En 1933, Albert Camus se marie ; mariage contracté à la hâte, brève flambée des sens qui durera un peu plus d'un an. Le couple se séparera rapidement.

L'année suivante, tout en préparant sa thèse, il adhère au parti communiste et organise une campagne de propagande auprès des Arabes, dont les conditions de vie l'indignent. Mais à l'issue du voyage de Pierre Laval à Moscou, en ►

ce jeune homme révolté, jugé "indésirable"

1935, les communistes, sur ordre du Kremlin, modifient leur politique de soutien des revendications musulmanes. Camus refuse d'obtempérer. Il est exclu du parti.

A la même époque, il fonde le Théâtre du travail, collabore à la rédaction d'une pièce collective, *Révolte dans les Asturies*, écrit les premières pages de *l'Envers et l'Endroit*, rédige un rapport à l'Institut météorologique sur la pression dans les territoires du Sud, effectue quelques travaux administratifs, part en tournée avec la troupe ambulante de Radio-Alger.

En 1936, il passe son diplôme d'études supérieures sur *les Rapports de l'hellénisme et du christianisme à travers les œuvres de Plotin et de saint Augustin*, et de nouveau parcourt les villes et les villages d'Algérie avec la troupe de Radio-Alger. Il joue les jeunes premiers dans un certain nombre de pièces classiques.

A 17 ans, déjà...

Dures années pour Camus, qui vit alors dans « une chambre nue meublée seulement d'un long coffre qui lui sert à la fois d'armoire à linge et de lit ». Dans cette chambre, Camus subit la solitude et presque la gêne.

En 1937, il se présente à l'agrégation, mais l'examen médical qu'il doit passer le rejette de l'épreuve. La maladie, ainsi, va l'écarter du professorat. Mais a-t-il seulement encore la vocation? On peut en douter. Lui-même reconnaîtra plus tard que, dès l'âge de dix-sept ans, il a eu envie d'être écrivain et que l'enseignement n'était pour lui qu'une nécessité. Aussi, craignant de s'enliser dans l'habitude, refusera-t-il le poste qu'on lui offre au lycée de Sidi-Bel-Abbès.

La même année, cependant, profitant d'un billet à tarif réduit, il se rend à Florence après un séjour en Savoie. C'est la première fois qu'il quitte sa terre natale. Les cimetières florentins retiennent plus particulièrement ses regards.

Cette année-là aussi, l'éditeur-libraire Charlot publie *l'Envers et l'Endroit* et Camus fonde une compagnie théâtrale. Cette compagnie, « l'Équipe », s'inspire des principes chers à Copeau : peu de décors, les acteurs et le texte doivent suffire. Camus y est auteur, acteur, metteur en scène et souffleur.

Les représentations ont lieu en plein air ou dans diverses salles de quartier. Au programme, *la Célestine*, de Rojas, *le Paquebot « Tenacity »*, de Vildrac, *l'Article 330*, de Courteline, *le Baladin du monde occidental*, de Synge, *les Frères Karamazov*, de Dostoïevski.

En 1938, un nouveau journal naît à Alger : *Alger républicain*. Le fondateur en est Pascal Pia, un colosse au profil d'empereur romain et aux idées avancées. Il engage Albert Camus comme rédacteur-reporter.

L'entente entre les deux hommes est immédiate. Tous deux croient aux mêmes valeurs. Tous deux sont persuadés qu'un peuple ne peut éternellement en maintenir un autre en tutelle sur ses terres au nom d'une prétendue supériorité raciale. Tous deux pensent que les Arabes ont droit aux mêmes lois sociales et aux mêmes salaires que les Européens et qu'ils doivent pouvoir, comme eux, envoyer leurs enfants à l'école.



◄ Camus, et sa seconde femme, Francine Faure. Elle est oranaise. Il l'épouse en 1940. C'est la guerre. Il est ajourné, travaille au quotidien *Alger républicain*, et sera expulsé. Par son ami Pascal Pia, il entre à *Paris-Soir* et, en mai 1941, il achève *l'Étranger*, un grand succès.



Charbonnier/Réalités

Jean et Catherine, ► nés en 1945. Leur père avait déjà publié *l'Étranger*, *le Mythe de Sisyphe*, écrit *le Malentendu*, et *Caligula*.



◄ Camus à la campagne avec les petits Anne Gallimard et Alain Le Chevallier. Il a lui-même deux enfants : Jean et Catherine.

Enquête en Kabylie

Ces vues anticonformistes font d'*Alger républicain* un journal « scandaleux »...

... Mais pas riche. Par mesure d'économie, Camus, lorsqu'il part en reportage, se refuse l'hôtel, malgré sa santé chancelante, et demande asile à des sympathisants.

Ses articles sont plutôt mal accueillis par la population européenne. Il prend la défense de l'opprimé. Il proteste contre l'ordre établi.

Dans l'affaire Hodent, il démontre l'innocence d'un gérant de ferme accusé de vol par un riche colon; dans l'affaire El-Okbi, il réussit à prouver l'innocence d'un Arabe accusé d'assassinat par les pouvoirs publics pour des motifs politiques. On a vite fait de considérer Camus comme un indésirable et on le lui fait bien sentir.

En 1939, il entreprend sa fameuse enquête en Kabylie. Dans une série d'articles, il évoque toutes les bonnes rai-





▲ La Kabylie. Un reportage intitulé *Misère de la Kabylie*, publié en 1939, du 5 au 15 juin, dans *Alger républicain*, le fera « remarquer » des autorités : « ... Des hommes courageux et conscients chez qui nous pourrons sans fausse honte prendre des leçons de grandeur et de justice. »

sons que se donnent les colons pour maintenir les musulmans dans leur triste condition. Il s'élève contre le colonat, qui a déraciné l'Arabe de sa propre patrie. Il dénonce la misère, la famine, l'inculture, la détresse du peuple kabyle. Il prône sa dignité et s'insurge contre l'idée, si répandue, de l'infériorité de la main-d'œuvre indigène qui trouve sa raison d'être dans « le mépris général où le colon tient le malheureux peuple de ce pays ».

C'est plus que n'en peut supporter le Gouvernement général, qui décide, désormais, de « l'avoir à l'œil ».

Le 2 septembre, Camus s'apprête à se rendre en Grèce avec sa fiancée, Francine Faure, qu'il épousera à la fin de l'année suivante et dont il aura deux enfants. La déclaration de guerre l'oblige à ajourner son voyage. Il cherche alors à s'engager, mais l'armée le rejettera, comme l'Université quelques années plus tôt, pour raison de santé.

Force lui est de rester au journal, où deux censeurs militaires, « deux capitaines de cavalerie pleins de morgue et qui ne cachaient pas leur antipathie », rapporte Emmanuel Roblès, s'installent en permanence. L'antipathie est réciproque. On joue au chat et à la souris. La souris sera croquée. Un beau jour, le Gouvernement général « conseille » à Camus de quitter le pays.

On est au printemps de 1940. Camus se rend à Paris et, sur la recommandation de Pascal Pia, se présente à *Paris-Soir* où il entre comme secrétaire de rédaction. Quelques semaines plus tard, c'est la débâcle. Camus se replie à Clermont-Ferrand avec l'équipe du journal.

Après les censeurs d'Alger, ceux du Reich. Camus refuse de travailler sous la contrainte et avec ses confrères de *Paris-Soir* se réfugie à Lyon. Après quelques mois, il retourne en Afrique du Nord, fuyant l'Ordre nouveau dans lequel la France commence à glisser.

La notion de l'absurde

Il se fixe à Oran. Il n'a pas de situation, peu d'argent. Son passé littéraire se résume à deux essais publiés chez Charlot, *Noces* et *l'Envers et l'Endroit*. Mais il a achevé *l'Étranger* et *Caligula* et presque terminé un nouvel ouvrage : *le Mythe de Sisyphe*, essai sur la notion de l'absurde et le rapport entre l'absurde et le suicide. Et déjà, sans doute, il songe à *la Peste*, dont l'action se situera à Oran.

En 1942, il reprend le chemin de la métropole et entre dans le mouvement de résistance « Combat ». A la fin de 1943, délégué à Paris par son réseau, il est engagé comme lecteur aux Éditions Gallimard, qui ont publié, l'année précédente, *l'Étranger* et *le Mythe de Sisyphe*.

Tout en travaillant chez Gallimard, Camus collabore à la publication clandestine du journal *Combat* – organe du mouvement dont il porte le nom.

Par un beau matin d'août 1944, alors que les chars de Leclerc approchent des portes de la ville, paraît le premier numéro de *Combat* librement diffusé. En première page, un éditorialiste anonyme, au milieu des cris d'allégresse et de vengeance qui jaillissent de toute la presse, met en garde contre la violence pour la violence et déclare : « Le temps témoignera que les hommes de la France ▶

La signature du traité d'assistance mutuelle franco-soviétique et le voyage de Laval *(au centre)* à Moscou, en 1935, décideront Camus, selon lui, à quitter le parti communiste. Il y était entré en 1934.



dans Paris libéré, la voix brûlante, grave, des "éditos" de Combat

ne voulaient pas tuer et qu'ils sont entrés les mains pures dans une guerre qu'ils n'avaient pas choisie. »

Et, le lendemain, le même éditorialiste, dans un nouvel article, écrit : « Rien n'est donné aux hommes et le peu qu'ils peuvent conquérir se paie de morts injustes. Mais la grandeur de l'homme n'est pas là. Elle est dans sa décision d'être plus fort que sa condition. Et si sa condition est injuste, il n'a qu'une façon de la surmonter, qui est d'être juste lui-même. »

Ce journaliste anonyme, au ton inhabituel, est bien entendu Albert Camus.

Il restera à *Combat* jusqu'en 1947. Et pendant ces trois années, il s'efforcera de faire en sorte que sa voix soit « celle

Oran : « Ces lourds galions de roc et de lumière tremblent sur leur quille, comme s'ils se préparaient à cingler vers des îles de soleil. O matins d'Oranie ! Du haut des plateaux, les hirondelles plongent dans d'immenses cuves... »



Camus ne pourra pas poursuivre ses études de philosophie pour raison de santé : tuberculose. Il a commencé à en souffrir à 17 ans. Puis ce sera le séjour au sana. Il prit conscience, alors, de « cette aventure horrible et sale », la mort.

de l'énergie plutôt que de la haine, de la fière objectivité et non de la rhétorique, de l'humanité plutôt que de la médiocrité ».

Il va lutter contre les excès commis lors de l'épuration, dénoncer, au moment des émeutes de Guelma et de Sétif, la politique algérienne du gouvernement, jeter un cri d'alarme lorsque éclate la bombe d'Hiroshima, condamner la répression collective lors de la révolte malgache en 1947.

Cette voix inquiète et grave se fera mal entendre.

Camus est devenu célèbre. Sa pièce, *Caligula*, jouée au théâtre Hébertot par Gérard Philipe, remporte chaque soir un triomphe. Paris le fête. Il est devenu un « maître à penser ». Ses œuvres sont lues aussi bien par l'intelligentsia que par les bourgeois « dans le vent ». A New York, où il se rend en 1946, les étudiants américains l'acclament.

Le succès ne le grise pas. Il demeure fidèle à ses amitiés, prend le temps de répondre aux lettres et de lire les manuscrits qu'on lui adresse. Souvent, il ne quitte le journal que tard dans la nuit, participant aux discussions de la rédaction, revoyant les copies, faisant des titres, restant au marbre. Il continue à refuser de signer ses éditoriaux. Parfois aussi, il trouve le temps d'assister à un match de football. Et il n'est pas rare de le voir protester avec véhémence à propos d'un coup franc contestable.

Le chaos et la souffrance

A Jean-Claude Brisville, qui l'interroge sur sa « réussite précoce », il avouera, quelques années plus tard : « Il est vrai que j'ai connu les servitudes de la réputation avant d'avoir écrit tous mes livres. Le résultat le plus clair est que j'ai dû et dois encore disputer à la société le temps de mon œuvre. J'y arrive, mais cela me coûte beaucoup. »

A la suite d'une grève des imprimeurs, *Combat*, dont les finances sont déjà chancelantes, passe entre d'autres mains. L'équipe se disloque. La nouvelle orientation politique du journal déplaît à Camus, qui reprend sa liberté. Peu de temps après paraît *la Peste*. Le succès est immédiat et Camus reçoit le prix de la Critique.

En 1948, il confie à Jean-Louis Barrault une nouvelle pièce : *l'État de siège*. Malgré la présence d'acteurs remarquables, la pièce, jouée au théâtre Marigny, est un échec. Mais avec *les Justes*, créés le 15 décembre 1949, il remporte un nouveau triomphe.

Pendant les deux années qui suivent, Camus se consacre à une nouvelle œuvre, *l'Homme révolté*. La création est pour lui une discipline physique autant qu'intellectuelle. Le sport, la vie au plein air, au soleil, dit-il, sont les conditions essentielles d'un bon travail intellectuel.

Sa méthode de travail ? « Des mots, des bouts de papier, la rêverie vague, et tout cela des années durant. Un jour vient



L. Garbison/Fotogram

l'idée, la conception qui coagule ces particules éparses. Alors commence un long et pénible travail de mise en ordre. »

La parution de *l'Homme révolté*, en octobre 1951, suscite une longue et violente polémique avec la presse d'extrême gauche. A la suite d'un article paru dans *les Temps modernes*, Albert Camus rompt spectaculairement avec Sartre.

En 1953, Camus revient au théâtre à l'occasion du festival d'Angers.

La ville d'Angers a offert la cour de son château à Jean Marchat et à Marcel Herrant. Deux pièces sont à l'affiche : *la Dévotion à la Croix*, de Calderon, et *les Esprits*, de Larivey. Toutes deux sont mises en scène par Camus. D'emblée, il se révèle comme un homme de métier, dirigeant les acteurs avec une grande compétence. D'emblée, aussi, il sait trouver l'accord avec eux, s'en faire aimer et les aimer. La critique saluera son magnifique travail.

Jean Grenier, qui fut son professeur de philo, à Alger, écrit : « Certains jours, je le vis jouer au gangster de western [...], le visage impassible, mais c'était pour s'amuser, pour voir l'effet. » Ici, en 1950, à Cabris.

Au mois de novembre de l'année suivante débute la guerre d'Algérie. Camus, le cœur brisé, voit sa terre natale sombrer dans le chaos et la souffrance. Entre les deux camps, il va se dresser.

A Aziz Kessous, socialiste algérien, ex-membre du parti du Manifeste, il écrit : « Le » fait français » ne peut être éliminé en Algérie et le rêve d'une disparition subite de la France est puéril. Mais inversement, il n'y a pas de raison non plus que neuf millions d'Arabes vivent sur leur terre comme des hommes oubliés. »

La trêve civile contre le terrorisme

Dans une série d'articles publiés dans *l'Express* d'octobre 1955 à janvier 1956, il exhorte les deux communautés à la raison, les mettant en garde contre l'escalade de la violence, les suppliant de renoncer aux massacres répressifs, condamnant le délire xénophobe qui les fait se jeter l'une contre l'autre.

Le 22 janvier 1956, il lance, à Alger, un appel à la trêve civile dans lequel il supplie les combattants de mettre fin au meurtre des innocents – les victimes du terrorisme arabe et de la répression française. Camus sera hué par la population algéroise.

En 1958, paraîtra un petit livre, *les Chroniques algériennes*, dans lequel seront rassemblés des textes résumant sa position dans le conflit et les solutions qu'il propose pour que l'Algérie débouche sur un avenir acceptable.

En mars 1957, Albert Camus publie un livre de nouvelles, *l'Exil et le Royaume*. Et le 17 octobre de la même année, il reçoit de l'Académie suédoise le prix Nobel de littérature pour l'ensemble de son œuvre qui « met en lumière les problèmes se posant de nos jours à la conscience des hommes ».

Consécration suprême pour un écrivain. La nouvelle fait sensation. Dans les milieux littéraires, les commentaires sont nombreux et pas toujours chaleureux. Devant les attaques personnelles dont il est l'objet, Camus éprouve de la ▶

44 ans : le prix Nobel, 46 ans : l'accident...

peine. A Jean-Claude Brisville il déclare : « Celui qui de sa vie n'a rien sollicité, la louange démesurée et l'insulte démesurée, subitement reçues, lui sont également pénibles. Et puis, rapidement, j'ai retrouvé le sentiment sur lequel je m'appuie dans toutes les circonstances contraires : que cela était dans l'ordre. »

Dans le fracas des tôles...

En 1959, Camus fait jouer une adaptation théâtrale des *Possédés*, de Dostoïevski – projet qui le hante depuis « l'Équipe » –, et prépare un nouveau roman, *le Premier Homme*.

Les Possédés remportent un tel succès que la Compagnie Hébertot décide d'emmener la pièce en tournée à travers la province et les pays de langue française.

Camus accompagne la tournée à Reims, puis quitte la troupe pour trois semaines et la rejoint à Lausanne pour revoir la mise en scène. Ensuite, il se

Associated Press



Rentrant de Lourmarin, avec son ami Michel Gallimard, c'est l'accident brutal. Ce qui resta de la Facel-Vega.

rend à Lourmarin, près de Marseille, où se trouve sa propriété, afin de travailler à son roman.

Il a de nombreux projets : reprendre le festival d'Angers, l'année suivante, amener le théâtre, malgré la guerre, à Oran et à Mers el-Kébir. Camus sent en lui « une surabondance de forces vivifiantes et réparatrices ». Au comte Antonini, il avait déclaré, quelque temps auparavant : « 1960 sera l'année de mon roman. J'ai tracé le plan et je me suis mis sérieusement au travail. Ce sera long, mais j'y parviendrai. »

Le 4 janvier 1960, à 13 h 55, sur la route de Sens à Paris, Albert Camus est tué dans un accident d'auto alors qu'il revenait de Lourmarin avec Michel Gallimard. Il avait quarante-six ans. Dans le fracas des tôles écrasées et déchirées, il était entré dans « cette éternité dérisoire qu'on appelle postérité ». H

Liliane CRÉTÉ

Paris-Match



FACE AU MA



Le Tellier



Après les massacres du 20 août, la répression « Si les deux populations algériennes devaient se dresser l'une contre l'autre, dans une sorte de délire xénophobe... »

LHEUR DE L'ALGÉRIE

Le 1er novembre 1954, l'Algérie se soulève. Dans l'Aurès, le Nord constantinois, l'Algérois, en Kabylie, des attentats ont lieu, marquant le début d'une guerre longue de huit ans dans laquelle s'affronteront deux peuples aveuglés par un nationalisme exacerbé, la passion politique, la haine et l'intérêt personnel.

En métropole, la guerre d'Algérie va séparer les Français en deux camps. Pour les uns, l'Algérie est une province française et, par conséquent, le soulèvement arabe doit être considéré comme une simple révolte séparatiste et traité comme telle. Pour les autres, il s'agit d'une guerre attentatoire à la liberté d'un peuple, une guerre criminelle à laquelle il faut mettre immédiatement un terme en acceptant le dialogue avec les rebelles algériens, et certains iront même jusqu'à venir en aide au F.L.N.

Quelques hommes, toutefois, refusant de prendre parti, s'efforceront d'intervenir auprès des deux communautés pour que, oubliant les fureurs et les griefs qui les font se dresser l'une contre l'autre, elles décident de s'unir afin de construire une Algérie nouvelle.

« Les aveugles qui exigent la répression généralisée condamnent à mort en même temps d'innocents Français. » Camus, devant le déchirement de l'Algérie, tente la « trêve civile »

L'un d'eux est l'écrivain Albert Camus, un pied-noir, un enfant de Belcourt (1), qui, depuis vingt ans, dénonce les méfaits du colonat et demande justice pour le peuple musulman.

Albert Camus est touché au cœur par les événements qui secouent sa terre natale. L'attitude des colons réactionnaires comme celle des nationalistes algériens fanatiques le désespèrent. Les souffrances qu'endurent les civils innocents, français et arabes, le bouleversent.

Il a gardé le contact avec l'Algérie. Sa famille y habite toujours. Il y a des amis fidèles, aussi bien du côté des pieds noirs que du côté musulman. Il n'ignore rien de ce qui s'y passe. Il réalise que les Algériens de toute origine sont en proie à une grave crise de confiance en la France, rongée par les luttes politiques. Il sait à quelles extrémités peuvent être conduits des hommes désespérés.

Après les massacres d'El-Halia et d'Aïn-Abid, le 20 août 1955, au cours desquels plus de 120 personnes ont été sauvagement assassinées par des Arabes fanatisés, Albert Camus décide de se jeter dans la mêlée.

Il accepte d'écrire pour *l'Express* une série d'éditoriaux. Et tout de suite, il précise sa position dans le conflit. Se dressant « dans le *no man's land* entre les deux armées », il déclare que « la guerre est une duperie et que le sang, s'il fait parfois avancer l'Histoire, la fait avancer vers plus de barbarie et de misère encore. »

La « trêve d'humanité »

« Si les deux populations algériennes, écrit-il, devaient en effet se dresser l'une contre l'autre dans une sorte de délire xénophobe et tenter de se massacrer mutuellement, nulle parole ne saurait plus pacifier l'Algérie comme nulle réforme ne pourrait plus la relever de ses ruines. »

A Alger cependant, des amis de Camus, Jean de Maisonseul, Charles Poncet, Miquel, Simounet, Charlot, effrayés par les proportions que prennent les massacres de population civile, décident de ▶

le 21 janvier 1955, Camus propose à la population algéroise, une "trêve





Amar Ouzegane, un des partisans de la trêve civile. Ami de Camus, il avait milité avec lui au parti communiste algérien. Il dirigera la cellule de la Casbah.

◀ En janvier 1956, l'écrivain revient à Alger pour tenter de lancer un mouvement en faveur d'une trêve respectée par les deux camps, épargnant les civils innocents.



Lebjaoui, commerçant de la rue Bab-Azoun, autre ami de Camus. Lebjaoui et Ouzegane ne dévoileront pas à Camus leur appartenance au F.L.N.

lancer l'idée d'une trêve. Ils vont essayer de grouper autour d'eux tous les libéraux et les hommes de bonne volonté, musulmans ou européens, et d'organiser une importante manifestation à Alger

Poncet écrit à Camus pour le mettre au courant de leur projet et lui demander de venir rapidement pour s'adresser à ses compatriotes

Camus accepte. Mais l'Assemblée nationale ayant été dissoute le 2 décembre, il demande que la manifestation soit reportée après les nouvelles élections « A ce moment, écrit-il à Charles Poncet le 7 décembre, s'il y avait un ministere Front républicain, notre objectif devrait être d'aider son action (si elle nous convient et sans que nous ayons à prendre parti politiquement). »

A Poncet et à ses amis s'est joint maintenant un certain nombre de musulmans dont Amar Ouzegane, un vieux camarade d'Albert Camus, et Mohamed Lebjaoui, tous deux membres du F.L.N., ce qu'ignorent leurs amis européens. Et tandis qu'à Alger le groupe multiplie les contacts, Camus, à Paris, poursuit dans *l'Express* ses mises en garde et ses appels

Le 16 décembre, il écrit : « S'il y a une chance pour que les élections de janvier amènent un gouvernement qui sortira l'Algérie de son ornière, ceux qui mourront d'ici là, Français ou Arabes, seront morts pour rien Il y a donc une raison supplémentaire de proposer une trêve, au moins en ce qui concerne les populations civiles »

Le 10 janvier, il réitère son appel « Il faut enfin crier la trêve. Trêve jusqu'au moment des solutions, trêve au massacre des civils de part et d'autre Des mouvements se constituent partout, je le sais, des hommes de courage, Arabes et Français, se groupent. Rejoignes-les ! Aidez-les de toutes vos forces ! »

Cette « trêve d'humanité », Camus la proposera à la population algéroise le 22 janvier

Une ville surchauffée

On parle de conférence. Camus, lui, veut le dialogue. Le 12 janvier, il écrit à Poncet : « ...J'espère que vous n'avez pas annoncé une conférence de moi sur la question. Ce qui *n'aurait aucun sens* et ne ferait rien avancer. Il faut annoncer une manifestation *du groupe* où je prendrai la parole *en même temps* que des représentants des autres tendances et confessions. Je ne suis pas le prophète de ce royaume en ruine. C'est une action collective, manifestée comme telle qui aura du sens et de l'efficacité »

Le Front républicain, cependant, qui groupe le parti socialiste, le parti radical et une partie des Républicains sociaux, a remporté les élections. L'U.D.C.A (Union de défense des commerçants et des artisans) a remporté, à la surprise générale, 51 sièges. Les électeurs de De Gaulle, déçus, se sont prononcés en nombre pour le poujadisme. Si des élections doivent avoir lieu en Algérie, il est vraisemblable qu'autour de Poujade

Derrière la façade de la nouvelle mairie, qui porte, depuis l'indépendance, une inscription en arabe, le maire d'Alger, Jacques Chevallier, avait mis une salle à la disposition de la conférence de Camus. Puis son offre « tomba ».





◄ Emmanuel Roblès, un écrivain d'Algérie, ami de Camus, qui présidera, au Cercle du progrès, la fameuse conférence « pour une trêve civile ». Il est l'auteur de *Montserrat*.

Le jour de la ► conférence, un service d'ordre, composé d'hommes de Lebjaoui, descendit de la Casbah. Camus ignorait qu'ils appartenaient au F.L.N.



◄ Le pasteur Henri Capieu, autre homme de bonne volonté, qui rallia Camus, pour le parti de la trêve. Cette conférence n'eut pas de lendemain.

se rassembleront également les mécontents.

Le 18 janvier, lorsque Camus arrive à Alger, Edgar Faure est encore au pouvoir et Soustelle toujours gouverneur général. Dans la ville, l'ambiance est surchauffée. Partout, en Algérie, on note depuis quelques jours une recrudescence du terrorisme. Un ordre de grève de la faim a été donné aux étudiants algériens pour le vendredi 19, par solidarité avec leurs camarades emprisonnés, cependant que les groupes extrémistes de droite, les hommes de Goutallier, le représentant poujadiste à Alger, de Boyer-Banse, d'Achiary, d'Ortiz, préparent une contre-manifestation pour interrompre la réunion organisée par Camus et ses amis.

Déjà, le 14 janvier, de violentes manifestations antimendésistes ont eu lieu, qui ont dégénéré en bagarres. Charles Hernu, député radical socialiste du 6ᵉ secteur de la Seine, qui devait prendre la parole à l'ancienne mairie, a été conspué. Tomates et chaises ont volé sur la tribune. La police a dû intervenir et la réunion être interrompue.

La manifestation pour l'appel à la trêve civile doit se tenir dans le nouvel hôtel de ville, mis à la disposition de Camus par le maire, Jacques Chevallier. Mille cartons d'invitation ont été envoyés à des personnalités d'origine et d'opinion diverses. L'écrivain Emmanuel Roblès, ami de longue date de Camus, la présidera.

Mais le samedi, veille de la réunion, Roblès est prévenu par le commissaire

Camus pris entre deux camps : les extrémistes

Gonzalès des intentions des groupes extrémistes. De plus, le préfet convoque Albert Camus : il insiste sur le danger que représentent les « ultras » et lui conseille d'annuler la manifestation.

Le groupe décide alors de trouver un autre lieu de réunion et de prévenir immédiatement les invités. Les musulmans proposent la salle du Cercle du progrès, un cercle musulman qui se trouve dans la basse Casbah. Ils proposent également de se charger du service d'ordre.

Entre-temps, cependant, Camus a rencontré Jacques Soustelle et lui a exposé son projet. Le gouverneur général lui a donné son accord de principe mais a attiré son attention sur les difficultés des modalités d'application : « Que les choses soient bien claires, dit-il, pas question d'épargner les « demi-pensionnaires », ceux qui, le jour, sont à la charrue et qui, la nuit, prennent le fusil contre nous... »

Des « gorilles » du F.L.N.

Le dimanche 22, bien avant l'heure de la réunion, fixée à 17 heures, la salle du Cercle du progrès est comble. Dans l'assistance, où se mêlent Européens et musulmans, règne une atmosphère de fraternité extraordinaire.

Depuis le début de l'après-midi, le service d'ordre musulman est en place dans les rues autour de l'immeuble, doublé par un épais cordon de C.R.S. envoyés par le Gouvernement général. Personne ne peut pénétrer dans la salle sans invitation.



◄ Une Casbah que Camus n'aura jamais connue, comme beaucoup de pieds-noirs. La Casbah de l'indépendance. Quartier névralgique de la capitale de l'Algérie, durant toute la guerre, il a perdu aujourd'hui beaucoup de son mystère et de son agitation. Seul le soleil n'a pas changé...

Ces ruelles, où l'ex-goal du R.U.A. se promena souvent, deviendront un jour le théâtre de la bataille d'Alger. Camus écrira : « Je sais, il y a une priorité de la violence... Comment condamner les excès de la répression si l'on ignore les débordements de la rébellion ? » Lutte sans merci que l'Histoire appelle la « bataille d'Alger ».

LA PREUVE D'UNE AMITIÉ

Albert Camus et son ami Charles Poncet apprendront quelques semaines après « l'Appel pour une trêve civile » que Amar Ouzegane et Mohamed Lebjaoui font partie du F.L.N. Lebjaoui, en fuite, recherché par la police, rencontrera Albert Camus à Paris, où Abane Ramdane l'a envoyé réorganiser la Fédération de France du F.L.N. Au cours d'un déjeuner au restaurant Le Hoggar, rue Monsieur-le-Prince, Camus restera silencieux sur le rôle que son ami joue au sein du Front de libération nationale. De même qu'il n'évoquera jamais l'évolution de la politique algérienne du gouvernement français. A son ami clandestin, il dira simplement : « J'habite rue Madame, ma maison est à vous. »

Les « gorilles » de Lebjaoui et d'Ouzegane sont des militants du Front auxquels se sont joints des habitants de la Casbah. Le F.L.N., à l'insu des Français, a apporté son concours à la réunion.

« La trêve civile avait une chance sur mille, écrira plus tard Ouzegane. Le F.L.N. autorisait ses militants à s'y engager dans l'anonymat total. La mission clandestine ne serait pas entièrement stérile. Nous y percevions des avantages immédiats... »

Ces avantages? D'abord rassembler les Algériens de bonne volonté sans distinction de race pour un « but angélique » et prouver au monde que les musulmans ne haïssaient pas, malgré tout, leurs compatriotes européens. Ensuite, arracher à leur immobilisme la masse des démocrates européens et créer autour du nom de Camus un mouvement désintéressé, « sans arrière-pensée partisane ». Enfin, démontrer qu'il était possible de « mater les ultras » et de déjouer leurs desseins.

En fait, les piquets de garde musulmans n'auront pas à intervenir. Seuls, les C.R.S. affronteront les manifestants.

A la tribune, Emmanuel Roblès, Albert Camus, Maisonseul, le R.P. Cuoq, un père blanc spécialiste des questions arabes, le Dr Khaldi, qui représente les musulmans « en tant qu'Algériens et en tant que croyants », le pasteur Capieu. Il n'y a pas de rabbin car la communauté religieuse juive d'Alger n'a pas voulu prendre part au mouvement. Une chaise vide, celle de Ferhat Abbas. Retardé par les mouvements de foule, il arrivera alors que Camus aura déjà commencé son allocution.

Camus se lève, très ému. Il prend ses feuillets et commence à lire le texte de son appel.

Après avoir rappelé qu'il était là pour réunir et non pour diviser, après avoir dit sa déception d'avoir à reconnaître « qu'un homme, un écrivain qui a consacré une partie de sa vie à servir l'Algérie, s'expose, avant même qu'on sache ce qu'il veut dire, à se voir refuser la parole », après avoir souligné que son appel se situait en dehors de toute politique, Camus explique ce qu'il attend des deux camps.

« De quoi s'agit-il? D'obtenir que le mouvement arabe et les autorités fran-



çaises, sans avoir à entrer en contact ni à s'engager à rien d'autre, déclarent, simultanément, que pendant toute la durée des troubles, la population civile sera, en toute occasion, respectée et protégée. Pourquoi cette mesure? La première raison, sur laquelle je n'insisterai pas beaucoup, est, je l'ai dit, de simple humanité... Aucune cause ne justifie la mort de l'innocent. »

Des cris de haine

L'autre raison? « La solidarité française et arabe est inévitable, dans la mort comme dans la vie, dans la destruction comme dans l'espoir. La face affreuse de cette solidarité apparaît dans la dialectique infernale qui veut que ce qui tue les uns tue les autres aussi, chacun rejetant la faute sur l'autre et justifiant ses violences par la violence de l'adversaire. L'éternelle querelle du premier responsable perd alors son sens. Et pour n'avoir pas su vivre ensemble, deux populations, à la fois semblables et différentes, mais également respectables, se condamnent à mourir ensemble, la rage au cœur. »

La rage au cœur. Dehors, des cris retentissent : « A mort, Camus ! », « Mendès au poteau ! » Des groupes de manifestants, après avoir traversé la ville en chantant *la Marseillaise*, sont arrivés place du Gouvernement. Les poujadistes sont les plus nombreux, les plus violents aussi. Les C.R.S. tentent de les disperser. Quelques pierres volent. Les C.R.S. tiennent bon.

A l'intérieur de la salle, par les fenêtres entrouvertes, on perçoit les cris. Camus, blême, continue sa lecture. L'assistance l'écoute avec ferveur, mais ces cris d'hostilité lui brisent le cœur. Il n'a qu'une hâte : en finir avant qu'un heurt ait lieu entre les hommes d'Ouzegane et les « ultras ».

Avant de monter à la tribune, il a voulu se rendre compte par lui-même de l'importance du service d'ordre. « C'est magnifique, a-t-il dit à Ouzegane, mais j'espère que tes amis ne sont pas armés. »

« Tu peux être tranquille. Nos amis ne sont pas armés... Même s'ils appartenaient à des groupes armés, aujourd'hui, ils sont des militants d'une bataille politique. »

Malgré l'allusion, Camus ne réalise pas alors que ses camarades musulmans font partie du Front. Et lorsqu'il l'apprendra, par la suite, il en sera profondément contrarié.

Camus, cependant, poursuit son allocution. Après avoir examiné les possibilités d'un échec et ses conséquences, il s'écrie : « Si j'avais le pouvoir de donner une voix à la solitude et à l'angoisse de chacun d'entre nous, c'est avec cette voix que je m'adresserais à vous... Je sais que les grandes tragédies de l'Histoire fascinent souvent les hommes par leur visage horrible. Ils restent immobiles devant elles sans pouvoir se décider à rien qu'à attendre. Ils attendent et la Gorgone, un jour, les dévore... »

Sur la place du Gouvernement, les cris et les huées redoublent. Camus termine rapidement son pathétique appel. L'assistance, très émue, lui fait une formidable ovation.

Une voix qui reste sans écho

Le R.P. Cuoq prend ensuite la parole. Puis le pasteur Capieu et le docteur Khaldi, qui demande que la motion finale soit immédiatement signée par tous.

Emmanuel Roblès se lève et la lit. « Nous demandons qu'en dehors de toute position politique et sans que cela entraîne quelque interprétation que ce soit de la situation actuelle, dans un sens comme dans l'autre, un engagement général soit pris pour assurer la protection des civils innocents. »

Le dialogue que Camus souhaitait tant n'aura pas lieu. Tendu, angoissé, il presse Roblès de lever en hâte la séance.

Dehors, les cris ont cessé. Les C.R.S. ont réussi à disperser les manifestants. Toutefois, par mesure de précaution, ils canaliseront les gens sortant du Cercle du progrès, vers la basse Casbah. Camus, sans encombre, regagnera son hôtel.

L'appel à la trêve civile restera sans écho. L'Algérie sombrera dans un bain de sang. Dans cette lutte sans merci, beaucoup d'hommes perdront la vie et plus encore d'entre eux perdront leur âme parce qu'ils n'auront pas voulu « vivre en hommes libres, c'est-à-dire comme des hommes qui refusent d'exercer et de subir la terreur ». H

Dugé de BERNONVILLE



ENVOYÉ

Du 5 au 15 juin 1939, Albert Camus entreprit une série de reportages en Kabylie pour *Alger républicain*. Ce quotidien de gauche (il était alors le journal des socialistes et des radicaux) représentait une opinion très « avancée », à l'époque, sur le problème colonial. Au début de l'année, la Kabylie avait connu une sorte de famine et ce phénomène avait sensibilisé encore plus les milieux européens libéraux au drame des populations indigènes. Dans ses articles, Camus met avant tout l'accent sur les problèmes économiques et sociaux, mais il dénonce aussi l'état d'esprit et les pratiques de l'Administration et des colons.

En fait, c'est à une véritable enquête socio-économique qu'il se livre, sans abandonner l'attitude de « moraliste » qui est la sienne.

M. Duroux, 189 voix. M. Zévaco, 9 voix.

Le point de vue de ceux qui n'ont pas voté

Pascal PIA

APRES LE SCRUTIN COMME AVANT

Ni l'un ni l'autre !

Albert CAMUS

Jérôme ZEVACO, Conseiller général

Marcel REGIS, Député d'Alger

(Suite en troisième page)

(Suite en troisième page)

C'est au journal *Alger républicain*, dirigé par Pascal Pia *(en bas)*, qu'Albert Camus collabora à Alger. En juin 1939, Camus écrit une série d'articles sur la famine en Kabylie. Le ton, le fond, la forme, en font un modèle du genre. Leur publication demandera dix jours et fera sensation tant dans les milieux musulmans, où cette voix surprend, que dans ceux du Gouvernement général, que cette même voix offusque. Camus traînera « la casserole » de ce reportage jusqu'à son expulsion d'Alger, qu'on ne lui signifiera d'ailleurs qu'en termes voilés. On le trouve plutôt indésirable. *Alger républicain* était, avant guerre, un journal indépendant soutenu par les socialistes.

Un régime d'esclavage

La Kabylie est un pays surpeuplé et elle consomme plus qu'elle ne produit. Ces montagnes abritent dans leurs plis une population grouillante qui atteint, dans certaines communes comme celles du Djurdjura, une densité de 247 habitants au km². Aucun pays d'Europe n'a d'exemple de ce pullulement. Et la densité moyenne de la France est de 71 habitants. D'autre part le peuple kabyle consomme surtout des céréales, blé, orge, sorgho, sous forme de galette ou de couscous. Or le sol kabyle ne produit pas de céréales. Ce qu'on peut apercevoir de cette famine en ce moment a de quoi serrer le cœur. L'Administration a dû réduire à 7,500 kg par tête et par mois l'attribution de grain (les ouvriers agricoles en touchent 18 kg de leur patron mais il s'agit d'une minorité). Cela fait 250 grammes par jour, ce qui est peu pour des hommes dont le grain est la seule nourriture. Mais cette ration de famine, dans la majorité des cas, n'a pu être honorée. En Kabylie, dans l'Ouarsenis, dans le Sud oranais, dans l'Aurès, pour prendre des points géographiques distants les uns des autres, on n'a pu distribuer que 4 à 5 kg par mois, c'est-à-dire 130 à 150 grammes par jour et par personne.

Comprend-on bien ce que cela veut dire ?

Dans les douars de la commune de Michelet, on compte à peu près 500 chômeurs par douar. Pour les douars les plus malheureux, les Akbils, les Aït-Yahia, les Abi-Youssef, la proportion est encore plus forte. On compte 4 000 chômeurs valides dans cette commune. A l'école d'Azerou Kollal, sur 110 élèves, on en compte 35 qui ne font qu'un seul repas par jour. A Maillot, on estime aux quatre-cinquièmes de la population le nombre des indigents. Là, les distributions n'ont lieu que tous

SPÉCIAL EN KABYLIE



A Tizi-Meflal, en Grande Kabylie, dans le massif du Kouriet (1 400 mètres d'altitude). Camus appela encore le reportage dans ce pays l'« itinéraire de la famine ».

les trois mois. Aux Ouadhias, sur 7 500 habitants, on compte 3 000 miséreux. Dans la région de Sidi-Aïch, 60 % des habitants sont indigents. Dans le village d'El-Flay, au-dessus du centre de Sidi-Aïch, on cite et on montre des familles qui restent souvent deux et trois jours sans manger.

Il n'y a pas que des chiffres dans les articles de Camus. Un profond sentiment d'humanité s'y manifeste. Camus ne se voile pas la face devant les spectacles atroces que lui inflige le régime colonial.

Dans la commune d'El-Kseur, sur 2 500 habitants kabyles, on compte 2 000 indigents. Les ouvriers agricoles emportent avec eux, pour la nourriture de toute la journée : un quart de galette d'orge et un petit flacon d'huile. Les familles, aux racines et aux herbes, ajoutent les orties.

Par un petit matin, j'ai vu à Tizi-Ouzou des enfants en loques disputer à des chiens le contenu des poubelles. A mes questions, un Kabyle a répondu : « C'est tous les matins comme ça. »

Un tel état de choses n'est pas assimilable à un phénomène naturel. Cette famine n'est pas une épidémie de peste ou de choléra. Derrière tout cela, il y a l'injustice et l'âpreté du colonat et de l'Administration.

Autour de Michelet, le salaire agricole moyen est de 5 francs, plus la nourriture pour dix heures de travail. Le salaire communal est de 11 à 12 francs. Mais on retient directement sur cet argent, et sans prévenir les intéressés, l'arriéré des impôts. Ces retenues atteignent parfois la totalité du salaire. Il n'y a pas de mot assez dur pour





il avait "mal à l'Algérie" comme d'autres ont mal aux poumons

Suite de la page 527

qualifier pareille cruauté. Je suis forcé de dire ici que le régime du travail en Kabylie est un régime d'esclavage.

Au fil des articles, l'enquête de Camus s'oriente peu à peu vers une conscience politique du problème. Or déjà, pour lui, la politique passe par la morale et par un dévoilement de la mauvaise foi.

Quant à l'idée si répandue de l'infériorité de la main-d'œuvre indigène, c'est sur elle que je voudrais terminer. Car elle trouve sa raison dans le mépris général où le colon tient le malheureux peuple de ce pays. Et ce mépris, à mes yeux, juge ceux qui le professent. J'affirme qu'il est faux de dire que le rendement d'un ouvrier kabyle est insuffisant. Car s'il l'était, les contremaîtres qui le talonnent se chargeraient de l'améliorer.

Il est vrai, en revanche, que l'on peut voir sur des chantiers vicinaux des ouvriers chancelants et incapables de lever une pioche. Mais c'est qu'ils n'ont pas mangé. Et l'on nous met en présence d'une logique abjecte qui veut qu'un homme soit sans forces parce qu'il n'a pas de quoi manger et qu'on le paie moins parce qu'il est sans forces.



Un des plus beaux portraits d'Albert Camus : « Écrivain célèbre, que l'on peut même croire heureux. Applaudi, fêté, admiré ou haï, Camus est déjà, et restera jusqu'à sa mort, un solitaire... Cet homme est en exil. »

◀ Ferhat Abbas, un ami de Camus. Il assistera, au Cercle du progrès, à sa conférence pour la trêve civile. Son départ d'Algérie, pour rejoindre le F.L.N., bouleversera l'écrivain, qui sent monter les périls algériens.

La mort d'un rêve

Enfin, l'enquête de Camus débouche sur l'évidence qui, quelques années plus tard, se formulera en termes définitifs : non, les Arabes ne sont pas français ; eux aussi ont le droit d'assurer leur personnalité et leur destin.

Si la conquête coloniale pouvait jamais trouver une excuse, c'est dans la mesure où elle aiderait les peuples conquis à garder leur personnalité. Et si nous avons un devoir en ce pays, il est de permettre à l'une des populations les plus fières et les plus humaines de ce monde de rester fidèle à elle-même et à son destin.

En 1945, Camus, éditorialiste du journal *Combat*, recommence un périple algérien, qui le mènera jusqu'aux territoires du Sud, à l'issue d'une randonnée de 2 500 kilomètres. Pour lui, désormais, le fait est accompli : « L'Algérie existe en dehors de la France. » A travers le Manifeste de Ferhat Abbas, elle vient de prendre conscience d'elle-même, tandis qu'à la famine, toujours endémique, s'associent, maintenant, troubles et répression. Le beau rêve d'avant guerre faire des Arabes des citoyens comme les autres, est mort.

J'ai lu dans un journal du matin que 80 % des Arabes désirent devenir des citoyens français. Je résumerai au contraire l'état actuel de la politique algérienne en disant qu'ils le désiraient effectivement mais qu'ils ne le désirent plus. Quand on a longtemps vécu d'une espérance et que cette espérance a été démentie, on s'en détourne et l'on en perd jusqu'au désir. C'est ce qui est arrivé avec les indigènes algériens, et nous en sommes les premiers responsables.

Aujourd'hui, Ferhat Abbas, comme beaucoup de ses coreligionnaires, tourne le dos à l'assimilation. Son journal, Égalité, dont le rédacteur en chef, Aziz Kessous, est un socialiste, ancien partisan, lui aussi, de l'assimilation, réclame la reconnaissance d'une nation (1) algérienne liée à la France par les liens du fédéralisme.

« Cette politique d'assimilation, dit le Manifeste, apparaît aujourd'hui aux yeux de tous comme une « réalité inaccessible » (c'est moi qui souligne) *et une machine dangereuse mise au service de la colonisation. » Fort de ce principe, le Manifeste demande pour l'Algérie une Constitution propre, qui assurera aux Algériens tous les droits démocratiques et une représentation parlementaire personnelle.*

Le mariage ou la mort

Dix ans plus tard, alors que la rébellion a éclaté et que les revendications des Algériens – d'ailleurs prophétisées par Camus – se précisent, celui-ci découvre une nouvelle dimension au problème. Qui sont, que vont devenir les « Français d'Algérie », innocents des excès du colonialisme, victimes, eux aussi, du « système » des crimes ?

Le « fait français » ne peut être éliminé en Algérie et le rêve d'une disparition subite de la France est puéril. Mais, inversement, il n'y a pas de raison non plus pour que neuf millions d'Arabes vivent sur leur terre comme des hommes oubliés : le rêve d'une masse arabe annulée à jamais, silencieuse et asservie, est lui aussi délirant.



Camus rencontrera ▶ Jacques Soustelle, alors gouverneur de l'Algérie, quand il reviendra pour tenter une dernière fois de mobiliser les gens de bonne volonté contre les massacres d'innocents. Jacques Soustelle ne s'opposera pas à cette action, mais trouvera toutefois le projet de Camus trop flou. A Aïn-Abid et à El-Halia, il a vu les victimes.

80 % des Français d'Algérie ne sont pas des colons, mais des salariés ou des commerçants. Le niveau de vie des salariés, bien que supérieur à celui des Arabes, est inférieur à celui de la métropole. Deux exemples le montreront. Le salaire minimum interprofessionnel garanti est fixé à un taux nettement plus bas que celui des zones les plus défavorisées de la métropole. De plus, en matière d'avantages sociaux, un père de famille de trois enfants perçoit à peu près 7 200 francs, contre 19 000 en France. Voilà les profiteurs de la colonisation.

Et pourtant, ces mêmes petites gens sont les premières victimes de la situation



Puisque guerre il y a, il faut lui donner ses « lois », ses « limites ».

Personne, d'un côté comme de l'autre ne devrait refuser de donner au conflit les limites qui l'empêcheraient de dégénérer. Je propose donc que les deux parties en présence prennent, simultanément, l'engagement public de ne pas toucher, quelles que soient les circonstances, aux populations civiles.

Mais dans un tel conflit, il ne devrait y avoir que des vainqueurs : les Français et les Arabes « associés » dans une même justice. Camus entend être le premier citoyen de ce pays, qui n'existe pas encore, qui n'existera jamais.

« Il faut choisir son camp », crient les repus de la haine. Ah! Je l'ai choisi! j'ai choisi mon pays, j'ai choisi l'Algérie de la justice, où Français et Arabes s'associeront librement! Et je souhaite que les militants arabes, pour préserver la justice de leur cause, choisissent aussi de condamner les massacres de civils, comme les Français, pour sauver leurs droits et leur avenir, doivent condamner ouvertement les massacres répressifs.

1957. Un ami de Camus, Jean de Maisonseul, qui a appuyé le projet de « trêve civile » proposé par lui, lors de sa fameuse conférence, est arrêté par les autorités françaises, pour avoir, dit-on, apporté son appui aux rebelles. En fait Jean de Maisonseul n'a rien fait que soutenir les thèses de Camus... et d'autres libéraux, ou soi-disant tels. Camus s'insurge. Le polémiste rejoint, ici, le moraliste.



C'est auprès de ▶ Robert Lacoste qu'avec toute sa générosité et toute son éloquence intervient l'écrivain, quand, en 1957, au moment de la « bataille d'Alger », un de ses amis, Jean de Maisonseul, soupçonné par les parachutistes de collusion avec le F.L.N., sera arrêté et incarcéré à Alger.



◀ Après l'arrestation de Jean de Maisonseul, un artisan du projet de la « trêve civile », Camus attaquera Guy Mollet qui se déclarera « navré » et « surpris » par cette affaire. « Apparemment, écrira Camus, ce n'est pas le gouvernement de la métropole qui gouverne en Algérie... »

actuelle. Ils ne figurent pas aux petites annonces de notre presse, pour l'achat de propriétés provençales ou d'appartements parisiens. Ils sont nés là-bas, ils y mourront ; ils voudraient seulement que ce ne fût pas dans la terreur ou la menace, ni massacrés au fond de leurs mines. Faut-il donc que ces Français laborieux, isolés dans leur bled et leur village, soient offerts au massacre pour expier les immenses péchés de la France colonisatrice ?

Pour Camus, le massacre, qu'il soit commis par les uns ou par les autres, n'est pas une solution. Il aspire à une Algérie réconciliée où les sangs collaboreraient à former une nation nouvelle.

Une grande, une éclatante réparation doit être faite, selon moi, au peuple arabe. Mais par la France tout entière et non avec le sang des Français d'Algérie. Qu'on le dise hautement, et ceux-ci, je le sais, ne refuseront pas de collaborer, par-dessus leurs préjugés, à la construction d'une Algérie nouvelle.

Ces deux personnalités, liées l'une à l'autre par la force des choses, peuvent choisir de s'associer ou de se détruire. Et le choix en Algérie n'est pas entre la démission ou la reconquête... mais entre le mariage ou la mort de deux xénophobies.

L'Algérie de la justice

Au fil des jours, la rébellion devient une guerre, qui accumule les victimes des deux côtés. Il y a désormais des « soldats » et des « civils »... et, pour Camus, les coupables sont désormais dans les deux camps.

Les massacres de civils doivent être d'abord condamnés par le mouvement arabe de la même manière que nous, Français libéraux, condamnons ceux de la répression. Sinon, les notions relatives d'innocence et de culpabilité qui éclairent notre action disparaîtront dans la confusion du crime généralisé, dont la logique est la guerre totale. Déjà, depuis le 20 août il n'y a plus d'innocents en Algérie, sauf ceux, d'où qu'ils viennent, qui meurent. En dehors d'eux, il n'y a que des culpabilités dont la différence est que l'une est très ancienne, l'autre toute récente.

L'affaire Maisonseul

C'est tout récemment que, devant la tragédie d'un pays qu'il aimait par-dessus tout, il a cru devoir prêter l'appui de son nom et de son action au projet de trêve civile qui était le mien, dont le principe a été approuvé successivement par MM. Soustelle, Lacoste et Mollet et qui revenait, sans interpréter ni modifier l'actuelle situation, à obtenir que fussent préservés au moins les femmes, les vieillards et les enfants, français ou arabes.

Si son activité en faveur de victimes innocentes, françaises et arabes, en Algérie, a suffi au contraire à le faire inculper, il faudra de toute nécessité m'arrêter aussi : cette activité est et sera la mienne. En bonne logique, il faudra d'ailleurs arrêter encore les représentants de la Croix-Rouge, ainsi que MM. Mollet et Lacoste, qui ont eu connaissance de ce projet. Le président Mollet, en particulier, m'a fait transmettre, il y a seulement un mois, une adhésion personnelle, qu'il qualifiait lui-même de chaleureuse, à l'action de ce comité.

La preuve en est faite aujourd'hui, et il est certainement permis de dire qu'il y a eu un complot en Algérie. Mais c'est un complot contre l'autorité de l'État et ▶

un combat solitaire pour sauver son pays du sang et du chaos

l'avenir français. Un tel amalgame, dans la répugnante tradition policière, a essayé de démontrer, par intimidation, que tout libéral était un traître, afin que la France ne s'avisât pas de compter la justice généreuse au nombre de ses armes. Nos brillants conspirateurs ont seulement oublié qu'ils encourageaient en même temps les fellaghas en leur montrant que tant de Français, et parmi les plus honnêtes, étaient décidés à leur livrer de grand cœur l'Algérie

Sa politique algérienne

1958. La guerre d'Algérie bat son plein. Rien n'a changé dans l'attitude de Camus. Toujours soucieux de préserver les deux communautés, il rédige un mémoire qui énonce les bases et les principes de sa « politique algérienne »

A. Ce qu'il y a de légitime dans la revendication arabe

Elle a raison, et tous les Français le savent, de dénoncer et de refuser

1. Le colonialisme et ses abus, qui sont d'institution ;

2. Le mensonge répété de l'assimilation toujours proposée, jamais réalisée, mensonge qui a compromis toute évolution à partir de l'institution colonialiste. Les élections truquées de 1948, en particulier, ont à la fois illustré le mensonge et découragé définitivement le peuple arabe. Jusqu'à cette date, les Arabes voulaient tous être français. Depuis cette date, une grande partie d'entre eux n'a plus voulu l'être ;





◄ « Pour remédier au chômage, beaucoup de communes ont organisé des chantiers de charité où les indigents exécutent des travaux d'utilité publique [...]. Cette misère [...] nous mettait comme un interdit sur la beauté du monde. »

3. L'injustice évidente de la répartition agraire et de la distribution du revenu (sous-prolétariat), ces injustices se trouvant, d'ailleurs, irrémédiablement aggravées par une démographie galopante ;

4. La souffrance psychologique : attitude souvent méprisante ou désinvolte de beaucoup de Français ; développement chez les Arabes, par une série de mesures stupides, du complexe d'humiliation qui est au centre du drame actuel

Les événements de 1945 auraient dû être un signal d'alerte ; l'impitoyable répression du Constantinois a accentué, au contraire, le mouvement antifrançais. Les autorités françaises ont estimé que cette répression mettait un point final à la rébellion. En fait, ils lui donnaient un signal de départ

B. Ce qu'il y a d'illégitime dans la revendication arabe

Le désir de retrouver une vie digne et libre ; la perte totale de confiance dans

◀ « Je savais qu'il n'y aurait pas de paix pour ceux qui se réunissaient autour d'une galette de mauvaise orge [...]. »

toute solution politique garantie par la France ; le ressentiment aussi, propre à des insurgés très jeunes et sans culture politique, ont conduit certains combattants et leur état-major à réclamer l'indépendance nationale. Si bien disposé qu'on soit envers la revendication arabe, on doit cependant reconnaître qu'en ce qui concerne l'Algérie l'indépendance nationale est une formule purement passionnelle.

Par conséquent, le gouvernement français doit faire savoir nettement :

1. Qu'il est disposé à rendre toute la justice au peuple arabe d'Algérie et à le libérer du système colonial ;

2. Qu'il ne cédera rien sur les droits des Français d'Algérie ;

3. Qu'il ne peut accepter que la justice qu'il consentira à rendre signifie, pour la nation française, le prélude à une sorte de mort historique et, pour l'Occident, le risque d'un encerclement qui aboutirait à la « kadarisation » de l'Europe et à l'isolement de l'Amérique.

On peut donc imaginer une déclaration solennelle, s'adressant exclusivement au peuple arabe et à ses représentants (on remarquera que, depuis le début des événements, aucun chef du gouvernement français ni aucun gouverneur ne s'est adressé directement au peuple arabe) et proclamant :

- *Que l'ère du colonialisme est terminée, que la France, sans se croire plus pécheresse que les autres nations qui se sont formées et ont grandi dans l'Histoire, reconnaît ses erreurs passées et présentes et se déclare disposée à les réparer ;*
- *Qu'elle refuse cependant d'obéir à la violence, surtout sous les formes qu'elle prend aujourd'hui en Algérie ; qu'elle refuse, en particulier, de servir le rêve de l'empire arabe à ses propres dépens, aux dépens du peuple européen d'Algérie et, finalement, aux dépens de la paix du monde ;*
- *Qu'elle propose donc un régime de libre association où chaque Arabe, sur la base du plan Lauriol, trouvera réellement les privilèges d'un citoyen libre.*

Le plan Lauriol

Le « plan Lauriol » est celui de Marc Lauriol, professeur à la faculté de droit d'Alger. Il est inspiré par l'idée d'un principe *fédératif* qui réaliserait juridiquement et politiquement l'union des deux communautés, arabe et française, selon une Constitution helvétique, mais adaptée aux réalités typiquement algériennes. Camus va adhérer, malgré quelques légères réticences, au plan Lauriol, dont il se fera le champion. En gros, on peut considérer que son testament politique (mais non passionnel) réside dans le commentaire qui suit.

La solution de M. Marc Lauriol, professeur de droit à Alger, même si l'on ▶

« La vérité, c'est que nous côtoyons tous les jours ▶ un peuple qui vit avec trois siècles de retard et que nous sommes seuls à être insensibles... »





« Il est méprisable de dire que ce peuple n'a pas les mêmes besoins que nous. Il est curieux de voir comment les qualités d'un peuple peuvent servir à justifier l'abaissement où on le tient. »

pendant vingt années, il n'a cessé d'alerter l'opinion sur le drame qui couvait "là-bas"

n'approuve pas tous ses attendus, *me paraît* [...] *particulièrement adaptée aux réalités algériennes, et propre à donner satisfaction au besoin de justice et de liberté de toutes les communautés*

Elle propose, d'une part, de respecter les particularismes et, d'autre part, d'associer les deux populations à la gestion de leur intérêt commun. A cet effet, elle suggère de créer, dans un premier stade, deux sections au Parlement français : une section métropolitaine et une section musulmane. La première comprendrait les élus métropolitains et les élus français d'outre-mer, la seconde, des musulmans de statut coranique. La règle de proportionnalité serait strictement respectée pour l'élection. On peut prévoir ainsi qu'il y aurait, dans un Parlement composé de six cents députés, une quinzaine de représentants français d'Algérie et une centaine d'élus musulmans. La section musulmane délibérait à part pour toutes les questions intéressant les musulmans et elles seules. Le Parlement, en séance plénière, Français et musulmans compris, aurait compétence pour tout ce qui concerne les deux communautés (par exemple, la fiscalité et le budget), ou les deux communautés et la métropole (par exemple, la défense nationale).

Ainsi les lois intéressant les seuls musulmans seraient l'œuvre des seuls élus musulmans ; les lois s'appliquant aux seuls Français seraient l'œuvre des seuls élus français

A un deuxième stade, après la période de rodage nécessaire à une réconciliation générale, il faudrait tirer les conséquences de cette innovation

M. Lauriol a raison, en tout cas, de déclarer qu'il ne s'agit de rien de moins que de la naissance d'une structure fédérale française qui réalisera le véritable Commonwealth français. De semblables institutions doivent, par nature, s'inscrire dans un système où viendraient s'harmoniser les pays du Maghreb comme ceux de l'Afrique noire. Une assemblée régionale algérienne exprimerait alors la particularité de l'Algérie, tandis qu'un Sénat fédéral, où l'Algérie serait représentée, détiendrait le pouvoir législatif pour tout ce qui (armée et affaires étrangères, par exemple) intéresserait la fédération dans son entier et élirait un gouvernement fédéral responsable. Il importe de voir que ce système n'est pas incompatible non plus avec les institutions européennes qui pourraient naître à l'avenir

La montée en France, et en Algérie, de nouvelles et considérables forces, en hommes et en économie, autorise l'espoir d'une renaissance. Dans ce cas, une solution comme celle qui vient d'être définie a des chances de prévaloir. Dans le cas contraire, l'Algérie sera perdue et les conséquences seraient terribles, pour les Arabes comme pour les Français. C'est le dernier avertissement que puisse formuler, avant de se taire à nouveau, un écrivain voué, depuis vingt ans, au service de l'Algérie (Albert Camus).

Frédéric BOYER

(Citations extraites d'*Actuelles III. Chronique algérienne 1939-1958*, Paris, éd. Gallimard, 1958.)

Galliero « l'Étranger »

Le peintre algérois Sauveur Galliero, dont la bohème n'avait d'égal que le talent, un merveilleux talent de coloriste, servit de modèle à son ami Camus pour le personnage de Meursault dans l'Étranger. Galliero racontait lui-même l'histoire

A ce moment-là, il traversait une épouvantable période de dèche, tournant en rond dans Alger, incapable de peindre, incapable de résoudre ses problèmes. Finalement, il se rendit à Oran, où Camus vivait alors.

Je savais qu'il ne me laisserait pas tomber

La générosité et l'hospitalité de Camus dépassèrent ses espoirs. Pendant des mois, le peintre vécut chez l'écrivain.



Camus encourageant son ami, le poussant à travailler et organise lui-même une exposition Galliero à Oran. Exposition qui « marcha » si bien que Galliero se retrouva soudain presque riche. Au moment de quitter Camus, il essaya vainement de le dédommager. Devant les refus paisibles et souriants de ce dernier Galliero finit par dire

Tu me laisses repartir avec une terrible dette, tu sais !

Penses-tu, répondit Camus, je crois que c'est moi qui te serais redevable

De quoi, grand Dieu ?

Je t'ai regardé vivre, je t'ai observé pendant tout ce temps. Tu m'as fourni la matière d'un livre

Ce livre, c'était l'Étranger.

Galliero mourut trois ans après Camus. Atteint de leucémie, il ne survécut pas longtemps à son retour d'Algérie, en 1962.

SON "PORTRAIT RORO"



COMME n'importe qui, j'pourrais, si j'voulais, vous parler de Camus prix Nobel, comment et pourquoi, les réactions et tout, ou vous raconter nos rencontres ici et là, nos conversations, nos échanges de vues, vous apporter mon témoignage personnel, quoi! alors que, comme beaucoup, j'l'ai jamais rencontré ni parlé au téléphone, marque dommage pour l'histoire des lettres, mais si j'voulais, qui c'est qui pourrait sa'oir que c'est pas vrai?

J'pourrais vous taper tout un artique sur Camus journalisse à *Alger républicain* en 1938, même si à l'époque j'étais trop jeune pour pas mieux préférer lire *Robinson*, *Mickey* ou Michel Zévaco avec Pardaillan et Fausta vaincue plutôt que son *Enquête en Kabylie*, que c'est presque de là qu'y commencent tous les événements et que certains Arabes et Français qu'y prétendent que Camus c'était un ultra, y devraient bien relire de temps en temps pour mieux comprendre tout l'Absurde qu'y a dans leur attitude!

Je dis bien l'Absurde avec un grand tas pasque l'absurde c'est un tout chez Camus, c'est pas rien que l'absurde philosophique, l'absurde politique, des absurdes dans la vie, y en a des tapées!

Le 10 décembre 1957, Albert Camus reçoit son prix Nobel à Stockholm, au cours d'une cérémonie très solennelle. Il n'a que 44 ans.

L'Absurde de Camus, y a pas d'raison, j'l'ai étudié assez pour vous en faire toute une étude!

Comme pour le théâtre de Camus ou Camus faisant du théâtre car Camus, y luttait justement contre l'Absurde avec le théâtre où comme y disait « y a pas de frontière entre ce qu'un homme veut être et ce qu'il est » oilà pourquoi y choisit « la gloire innombrable » de l'acteur et de l'auteur. Que comme y sait qu'y va mourir un jour entre quat' planches, mieux que par dérision y brûle les planches, c'est moins absurde, c'est plus raisonnable

J'pourrais aussi analyser bien en long et en large *le Mythe de Sisyphe* que tout le monde y connaît Sisyphe qu'il est condamné par les dieux à perpétuité, rien qu'à monter descendre, monter descendre un rocher, qu'y a rien de plus absurde mais que Sysiphe (j'fais exprès qu'un coup je mets le *i* avant, un coup l'*y* après, pour bien montrer l'allée et venue), que Camus ou Sisyphe donc y ▶



Une « signature » à Alger, chez le libraire Charlot. *Debout :* Jules Roy et Gabriel Audisio, *assis :* Jeanne Montupet et Camus.

nourri de pataouète autant que de Malraux

combattent cet absurde en se disant que jamais, c'est sûr, y viendra l'instant des Sisyphe, vous comprenez?

J'pourrais aussi vous dire pourquoi l'aute jour, à « Post-Scriptum », l'émission que Michel Polac il avait faite sur Albert Camus, un, j'me rappelle plus qui, y m'avait tellement énervé quand il avait reproché à Camus d'être mort en petit bourgeois dans une voiture de sport, vous vous rendez compte? J'vous jure que c'est vrai, la preuve, vous l'avez peut-être entendu, que si j'm'étais écouté, celui-là, j'sais pas c'que je li'aurais fait tellement c'était absurde !

La tête comme un ballon d'fotbal, ma parole! que justement Camus, il était fou du fotbal, même qu'il était goal au R.U.A., le Racing Universitaire d'Alger que c'était aussi mon clubbe, mais après, maillot bleu et blanc, que ça a beaucoup compte dans sa vie, le sport !

Et le style de Camus? Et la querelle Camus-Sartre, un avec son existence qu'elle précède l'essence et l'aute avec l'essence de l'existence sans précédent mais là, vous voyez où ça « noumène » même que l'essentiel et l'existentiel?

L'Albert Camus de Belcourt

Tout ça c'est aux autes, mes chers confrères de ce numéro, à vous le délayer bien bien oussinon y z'ont pas bien fait leur boulot, qu'y s'débrouillent et vous avec, avec Yves Courrière, le général Beaufre ou Jean Fontugne, après tout c'est pas moi le raide acteur en chef, hein?

Non, c'que je vous dirai de Camus, moi, c'est qu'il était aussi l'Albert Camus de Belcourt et de Bab-el-Oued, un Camus comme nous autes, les Bacri, les Papalardo, les Montaldo et les Chicheportiche, amoureux de la mer et du soleil, des filles de mon pays et du pataouète.

Car c'est très rare parmi les intellectuels de gauche ou de droite, tout dépend du milieu qu'y sont, qu'y vous tapent l'exégèse sur l'en-soi et le sur-soi de son œuvre, qu'y vous mettent l'accent, pied-noir bien sûr, sur cet aspect pataouète de sa personnalité.

Comment de fois Camus il en a parlé, avec les gestes et l'anisette, avec Edmond Brua et Emmanuel Roblès!

Camus, il était nourri du pataouète autant que de Kierkegaard, Malraux ou Caligula, c'est vrai !

Que c'était pour lui comme l'Exil et le Royaume de la pensée, l'Envers et l'Endroit où y vivait, c'était l'Été, c'était ses Noces.

« C'est souvent une langue littéraire, je veux dire une reconstruction », qu'il a écrit tel que.

Une reconstruction avec rien que l'imparfait et le passé simple qu'y donnent le temps, à toute la phrase, de bien dérouler toutes les idées l'une après l'aute à l'aide des *et* et des *alors* pour mieux rythmer tout ça que vous voulez exprimer, c'est toute l'analyse logique !

Comme ses héros c'était lui ou comme les comme lui qui l'entouraient, eh ben, il a jamais hésité à les faire parler le pataouète tel qu'on le parle à la Cantère ou en bas la mer, et en voici la preuve

En septembre 1945, un jeune acteur, tout à fait inconnu, s'impose d'emblée [redacted] extraordinaire comédien, dans *Caligula*, la première pièce de Camus : Gérard Philipe.



Reconnaîtrait-on, à l'extrême gauche de cette photo, le futur prix Nobel? C'est pourtant bien Albert Camus dans le rôle d'Olivier le Daim, de *Gringoire*, joué à Alger par la troupe de Radio-Algérie.



Mme Camus et le roi Gustave VI Adolphe de Suède, au cours du banquet traditionnel à l'hôtel de ville [redacted] Camus devait déclarer à cette occasion : « Entre la justice et ma mère, je choisis ma mère. »

◀ Décembre 1949, *les Justes* au théâtre Hébertot. Assis, Serge Reggiani ; près de lui, Maria Casarès ; à la gauche de Maria Casarès, Michel Bouquet.



L'affiche de ▶ *Caligula*, au théâtre Hébertot. La pièce fut créée en septembre 1945 par Gérard Philipe, avec un grand succès et lui assura la célébrité.



Les Possédés, adaptés ▶ de Dostoïevski, dont Camus assura la mise en scène. La première représentation a eu lieu, le 30 janvier 1959, avec Tania Balachova et Pierre Blanchar, autre Français d'Algérie. Toujours fasciné par la mise en scène, Camus envisage de prendre un théâtre.

Dans *l'Étranger*, tenez, comment qu'y s'exprime Raymond Sintes à Meursault, hein?

Vous comprenez, monsieur Meursault, c'est pas que je suis méchant mais je suis vif. L'autre il m'a dit : « Descends du tram si tu es un homme. » Je lui ai dit : « Allez, reste tranquille. » Il m'a dit que je n'étais pas un homme. Alors je suis descendu et je lui ai dit : « Assez, ça vaut mieux, ou je vais te mûrir. » Il m'a répondu : « De quoi? » Alors je lui en ai donné un. Il est tombé. Moi j'allais le relever. Mais il m'a donné des coups de pied par terre. Alors je lui ai donné un coup de genou et deux taquets.

Des exemples comme ça, y en a des tapées mais le plus beau, c'est dans *Nuces*.

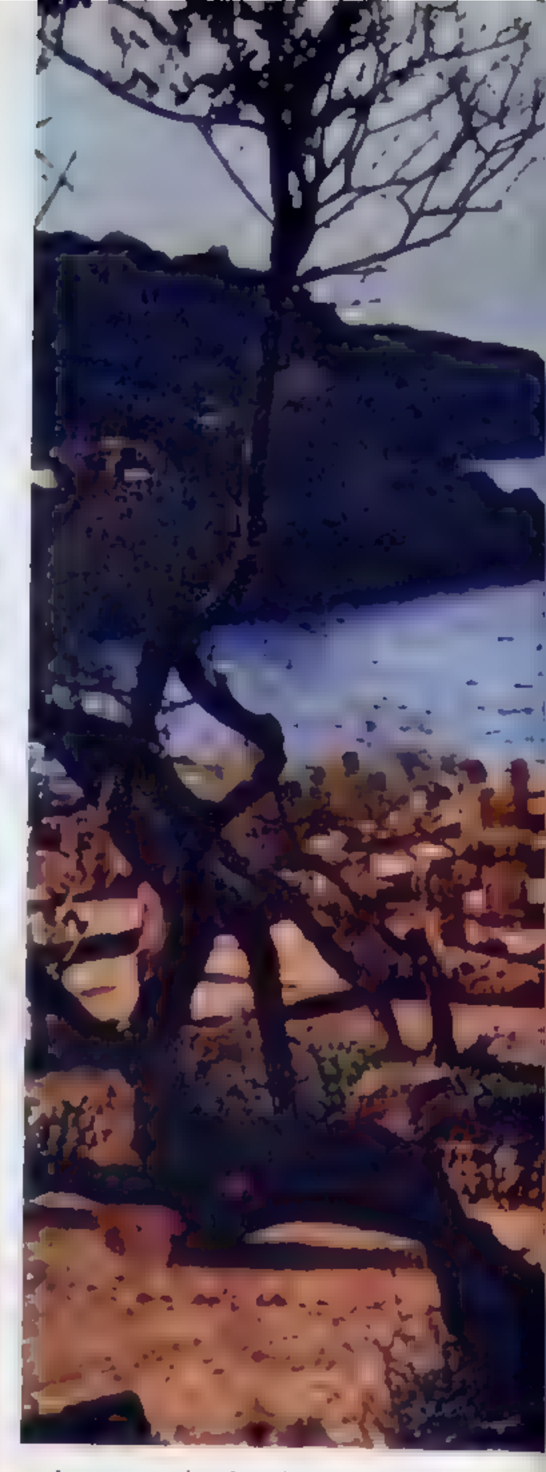
Alors Coco y s'avance et y lui dit : « Arrête un peu, arrête. » L'autre y dit « Qu'est-ce qu'y a? » Alors Coco y lui dit : « Je vas te donner des coups. — A moi tu vas donner des coups? » Alors y met la main derrière, mais c'était scousa. Alors Coco y lui dit : « Mets pas la main derrière, parce qu'après j'te choppe le 6,35 et t'y mangeras des coups quand même. » L'autre il a pas mis la main. Et Coco, rien qu'un, y lui a donné — pas deux, un. L'autre il était par terre. « Oua, oua », qu'y faisait. Alors le monde il est venu. La bagarre, elle a commencé. Y en a un qui s'est avancé à Coco, deux, trois. Moi j'y ai dit : « Dis, tu vas toucher à mon frère? — Qui, ton frère? — Si c'est pas mon frère, c'est comme mon frère. » Alors j'y ai donné un taquet. Coco y tapait, moi je tapais, Lucien y tapait. Moi j'en avais un dans un coin et avec la tête : Bom, bom. Alors les agents y sont venus. Y nous ont mis les chaînes, dis. La honte à la figure, j'avais, de traverser tout Bab-el-Oued. Devant le Gentleman's Bar, y avait des copains et des petites, dis. La honte à la figure. Mais après, le père à Lucien, y nous a dit : « Vous avez raison (1). »

Y en a un aute qu'il a pas hésité lui non plus à mettre du pataouète dans la bouche de ses personnages, c'est Montherlant, Henry de, comme y disait l'inventeur des buffets (je sais plus de qui c'est, ma parole, c'est peut-ét' de moi), mais ça (le coup du pataouète chez Henry de Montherlant, dans *la Rose de sable*) c'est une aute histoire, comme y disait Rudyard Kipling, que lui, il a pas connu Bab-el-Oued, oussinon, c'est dans la baie d'Alger qu'il aurait mis son *Capitaine courageux!* Sûrement!

Roland BACRI

TIPASA : SON ÉBLOUISSEMENT

Camus a chanté Tipasa avec lyrisme et avec gravité, dans un mince recueil qu'il a intitulé *Noces*. Il y célèbre l'accord parfait de la terre, de la mer, du ciel, de la lumière, qui en font une sorte de paradis païen, où Camus reviendra toujours et dont il aura la nostalgie, presque physique, une fois rentré en Europe. « Au printemps, écrit-il, Tipasa est habitée par les dieux, et les dieux parlent dans le soleil et l'odeur des absinthes, la mer cuirassée d'argent, le ciel bleu écru et la lumière à gros bouillons dans les ruines couvertes de fleurs et les amas de pierres. A certaines heures, la campagne est noire de soleil. Les yeux tentent vainement de saisir autre chose que des gouttes de lumière et de couleurs qui tremblent au bord des cils. L'odeur volumineuse des plantes aromatiques racle la gorge et suffoque dans la chaleur énorme. » Revenant à Tipasa après la guerre, Camus verra son paradis encerclé de barbelés et de pancartes. A l'image d'un monde nouveau.





S'IL est un site dont le charme romantique ne peut laisser indifférent, c'est bien Tipasa. La proximité d'Alger y attire les promeneurs, point besoin d'être amateur d'antiquités pour y flâner : au milieu des lentisques et des armoises, les oliviers et les pins surgissent au hasard parmi les ruines, qu'ils ont respectées. Une rue antique plonge brusquement dans les flots. Dans la lumière dorée de l'automne, la masse du Chenoua émerge de la brume et ferme l'horizon

Pour un archéologue, cependant, le site ne possède pas la cohésion de Timgad ou de Djemila. Le village actuel

Le petit port de Tipasa, au loin. Au premier plan, le tombeau punique, semblable à un bateau échoué dans les terres et dans le bouillonnement des plantes. Au fond, la masse du Chenoua, gros chien couché dans la mer



Tipasa. La mer vient soupirer près des ruines, où les pins se penchent. Le plan de la basilique romaine de Tipasa a inspiré les chrétiens.

est assis sur une partie des ruines, en interdisant la fouille, tandis que les cimetières antiques l'enveloppent à l'est et à l'ouest. Actuellement, les ruines se groupent en trois points

Arrivant d'Alger, on rencontre d'abord le cimetière chrétien, que domine la basilique Sainte-Salsa autour de laquelle se pressent les tombes antiques dans un parterre de fleurs surplombant la mer. Plus loin, dans le village, le parc archéologique groupe la plupart des monuments à l'ombre des pins. Enfin, en sortant de la ville, un cimetière émerge peu à peu de la chape de sable qui le recouvrait, au fur et à mesure que la fouille progresse, butant contre Tipasa-Plage, le nouveau centre touristique bâti par l'architecte Pouillon

Depuis la plus haute Antiquité, ce site enchanteur a attiré l'homme et l'a retenu au bord de ses rivages : dès la préhistoire, une race à laquelle on a donné le nom d'ibéro-maurusienne campait sur ses berges. C'étaient des mangeurs d'escargots. La mode, pour les femmes, consistait à s'arracher les incisives : leur sourire édenté captivait les hommes de l'époque

Les traces d'un autre peuplement apparaissent également. Ce sont de petites grottes appelées *haouanet* (boutique, en arabe), témoins d'un peuplement datant peut-être du IIe millénaire

Les Phéniciens s'installent

Au cours du premier millénaire avant J.-C., les marchands phéniciens de Carthage, cabotant le long des côtes d'Afrique à la recherche de débouchés pour leur pacotille, cherchaient refuge chaque soir dans une crique, tirant leur barque au sec sur la berge, puis repartaient plus loin le jour levé

Tipasa devint ainsi une halte dans leur navigation, avant d'affronter le terrible cap Chenoua, puis des commerçants s'y établirent d'une façon permanente La ville était née

De cette lointaine époque, il reste un témoin : la tombe d'un de ces Phéniciens éventrée, à demi renversée par les tempêtes, gîte fortement au milieu du port La mer, attaquant sans cesse le rivage, a mordu dessus, isolant la tombe au milieu des flots

On a retrouvé récemment, hors de la ville, en direction de Cherchell, tout un cimetière punique Les objets déposés dans les tombes, pour servir aux morts dans l'au-delà, ont permis de le dater du VIe au IVe s. avant J.-C. et prouvent

il ne restait jamais plus d'une journée à Tipasa où "les dieux parlent dans le soleil"

l'existence d'une ville déjà assez importante à cette époque. Incluse dans le royaume de Maurétanie, elle devint romaine en 40 apr. J.-C

La ville romaine

La ville primitive s'étendait modestement sur le promontoire où s'élève le phare, tandis que le port de commerce se trouvait plus à l'ouest

Au sommet de la colline, se dresse le *forum*, cette place, noyau de toute ville romaine, autour de laquelle s'organise la cité. Bien que très vaste, cette esplanade de 50 m × 25 m est décevante. Le portique qui la bordait a disparu, de la curie il reste quelques murs, quant au Capitole, temple dédié aux trois divinités romaines, Jupiter, Junon, Minerve, qui fermait la place vers la mer, on n'en voit qu'un haut soubassement

Empruntant l'escalier monumental qui part du forum, on pénètre dans la *basilique*. Ce vaste édifice – toujours annexé au forum – faisait office de palais de justice, de chambre de commerce et de salle des pas perdus. Il est divisé en trois nefs. Dans l'abside se tenait le juge La basilique présente à peu près le plan que reprendront plus tard les églises chrétiennes.

Au IIe s. apr. J.-C., une grave insurrection éclata en Maurétanie. Les Maures, razziant les populations, faisaient régner l'insécurité hors des villes. L'empereur Antonin envoya la légion de Pannonie à leur secours. Le petit port de Tipasa servit de lieu de débarquement et de base d'opérations d'une partie des troupes. On établit un camp retranché englobant le port. L'armée repartie, la ville put s'étendre à l'aise à l'intérieur des nouveaux remparts qui débordaient l'actuel village. De nouveaux quartiers s'élevèrent sur l'emplacement des nécropoles rituellement désacralisées. Elle obtint le statut de colonie et prit le titre de *Colonia Ælia Tipasensis*

Paix romaine et religion chrétienne

Pour son plaisir, la ville s'enrichit d'un *amphithéâtre*, où les prisonniers affrontaient panthères, lions et autres bêtes sauvages nord-africaines. Les habitants pouvaient trouver un délassement moins cruel dans le théâtre. Il montre trois



rangées de gradins qui subsistent face à la scène

De l'autre côté de la rue s'élève un *nymphée*, fontaine monumentale en demi-cercle, mais en même temps lieu de culte aux divinités des eaux et des bois

Près de l'important carrefour des deux grands axes : est-ouest *(decumanus)* et nord-sud *(cardo)*, bordés de portiques, deux *temples* se font vis-à-vis. Leur destination inconnue leur a fait donner les noms de « temple anonyme » et « temple nouveau ». A la mode africaine, ils sont clos d'une enceinte. Au fond d'une cour bordée de portiques s'élève le temple dont il reste le podium

Nous sommes près de la belle *villa des Fresques*, qui étale sur fond de mer, face au Chenoua, l'ordonnance de ses pièces autour d'un patio fleuri

Plus loin, une usine de salaison de poisson montre les cuves et les *dolia* (grandes jarres pansues) dans lesquelles thons et maquereaux macéraient dans le sel pour en extraire cette saumure dont les Romains étaient friands, le *garum*, qui peut se comparer au *nuoc-mam* des Vietnamiens

Dès le IIIe s., la paix romaine est propice à la diffusion de la nouvelle religion chrétienne

Les témoignages sur le christianisme primitif abondent à Tipasa. A la fin du IVe s., la ville s'enrichit d'une grande basilique. Bâtie au sommet d'une colline, aujourd'hui en ruine, elle présente neuf nefs de front. Cette multiplication inhabituelle influencera plus tard les mosquées

Les agapes funéraires

Le rempart franchi, commence la nécropole de l'ouest

On atteint la *basilique de l'évêque Alexandre*. Dans ce monument, le pieux évêque réunit, vers 400, les restes de neuf « justes antérieurs » des premiers



◄ Face à face, deux temples élevés à des divinités ► inconnues, au carrefour des deux grands axes.

Le foyer du théâtre romain. Parmi les pierres séculaires poussent des touffes de lentisques et d'absinthe au feuillage parfumé.

Un des sarcophages chrétiens trouvés en parfait état de conservation au cours des fouilles menées activement dès le début du siècle.

Le cimetière, près de la basilique de Sainte-Salsa. Là, des chrétiens se firent enterrer pour reposer près de leur sainte, martyrisée au IVe s.

temps chrétiens — sans doute des martyrs — ainsi qu'il nous l'apprend par la grande inscription sur mosaïque qui recouvrait leurs tombes. On peut voir dans ce bâtiment une *mensa* (table) de pierre semi-circulaire sur laquelle on s'accoudait pour venir manger sur la tombe en vénérant les morts. Une stèle d'Aïn-Kebira nous explique le déroulement de ces agapes

Quand le repas sera servi, les coupes remplies et les coussins disposés, nous nous plairons [...] à dire les louanges de notre vertueuse mère

Évidemment, il était prudent de ne pas multiplier ces libations dans une même journée, si l'on avait plusieurs morts à visiter. Plus d'une famille, éplorée le matin, repartait joyeuse le soir. Cette habitude s'est perpétuée dans la tradition musulmane jusqu'à nos jours

Mais la nécropole de l'est, de l'autre côté de la ville, est plus émouvante. Dans la basilique qui porte son nom revit la légende de Salsa

A quatorze ans, elle eut l'idée, un jour de fête païenne, de jeter à la mer toute proche un dragon de bronze qu'adorait la foule. Au bruit de la chute, la foule, qui somnolait après un bon repas, s'éveilla et mit à mort Salsa, dont le corps alla rejoindre les restes du dragon. Comme elle flottait sur l'eau, un marin, Saturninus, la recueillit un jour de tempête et celle-ci, ô miracle ! s'apaisa

On bâtit, pour abriter sa tombe, la grande basilique qui porte son nom au sommet de la colline et son corps fut déposé dans un beau sarcophage de marbre blanc, que l'on retrouva brisé

La renommée de la sainte attira les Tipasiens qui désiraient dormir leur dernier sommeil à l'ombre de ses reliques. Leurs tombes, en rangs serrés, pressées contre la basilique, forment la plus belle nécropole chrétienne d'Occident

Au début du Ve s., l'invasion vandale marquera le début de la décadence de la paisible cité. La paix byzantine ne sera qu'un sursis dans la lente agonie de la petite cité. A partir du VIe s., nous ne savons plus rien de Tipasa, sinon que le site, peu à peu abandonné, végète et meurt, recouvert par les alluvions et le sable, enseveli aussi profondément dans la mémoire des hommes ■

Odette BOUCHER

L'INSOLITE TOMBEAU DE LA FAMEUSE CHRETIENNE

UNE dizaine de kilomètres avant Tipasa, sur les hauteurs du Sahel, s'élève le gigantesque mausolée auquel la tradition populaire a donné le nom de Kabr er-Roumia, que l'on traduit incorrectement par « tombeau de la Chrétienne ». D'un côté, il fait face à la mer, de l'autre, il domine la Mitidja, position remarquable qui en fait le point de mire de la région

Il n'y eut jamais de chrétienne dans ce tombeau, car il est antérieur au christianisme. Nous savons par Pomponius Mela, géographe romain qui écrivit vers 30 apr. J.-C., qu'il était le tombeau « commun à la famille royale », ce qui ne renseigne ni sur cette famille ni, par conséquent, sur la date du monument, mais qui indique qu'il était achevé et connu à cette date

Le tombeau royal

Reposant sur un socle carré de pierres de taille dont les angles sont orientés et le débordent largement, le mausolée se présente comme un immense cylindre de 60 m de diamètre surmonté d'un cône, depuis longtemps délabré, fait de trente-sept gradins en retrait les uns des autres, élevant le monument à 33 m de hauteur.

Aux quatre points cardinaux, quatre fausses portes ornent le tombeau. C'est leur décor de pierre imitant les traverses en croix des portes en bois qui lui a valu le nom de « tombeau de la Chrétienne ».

Soixante colonnes ioniques, par groupes de quinze, décorent le pourtour du cylindre surmonté d'une corniche saillante au-dessus de laquelle s'élèvent les gradins du cône

Ce monument, dont aucune entrée n'était visible, n'a cessé, au cours des siècles, d'exciter la convoitise populaire, qui y plaçait un trésor caché

Le pacha Salah Raïs essaya de s'en emparer en 1552. Puis Baba Mohammed ben Othman le fit bombarder au XVIIIe s sans succès. Il refusa de révéler ses trésors.

Puis vinrent les Français. Ils eurent bien du mal aussi à découvrir le fameux secret de la porte

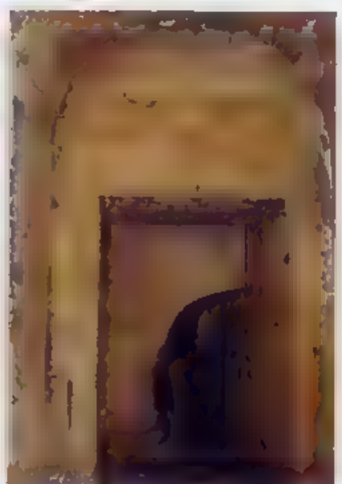
C'est Louis-Adrien Berbrugger — le fondateur du musée d'Alger — qui y pénétra enfin, le 16 mai 1866 : le monument était vide. Depuis longtemps déjà, des chercheurs de trésor plus rusés l'avaient devancé. Pratiquant deux longs tunnels vers le centre du monument en partant des fausses portes, ils avaient fini par déboucher sur un couloir qu'il suffisait de suivre pour s'emparer des richesses



◀ Une vue générale du tombeau de la Chrétienne, qui surplombe le rivage de Tipasa. Cet étrange mausolée est un cylindre surmonté d'un cône de 37 gradins et qui atteint 33 mètres de haut. Le monument se dresse sur une des collines du Sahel, au-dessus de la mer. En fait, il n'a jamais abrité de dépouille de chrétienne. Il est antérieur à Jésus-Christ.

Le détail des colonnes ioniques du tombeau de la Chrétienne. Le mausolée, qui est un monumental cylindre de 60 mètres de diamètre, et de 60 colonnes plaquées contre la partie cylindrique, possède quatre fausses portes en pierre. Sur le chapiteau des colonnes, la sculpture d'une couronne de fleurs à quatre ou cinq pétales. ▶







◀ Les battants de la porte, en forme de croix, ont fait donner son surnom à ce tombeau. En fait, on y chercha un trésor, pendant des siècles. Mais le secret, derrière les murs et leurs soixante colonnes ioniques fut bien gardé. C'est Louis-Adrien Berbrugger, fondateur du musée d'Alger, qui y pénétra le premier. Le tombeau était, hélas ! vide.

Le secret de l'entrée

Pour découvrir la véritable entrée, il fallait soulever deux pierres épaisses du socle carré du monument, au pied de la



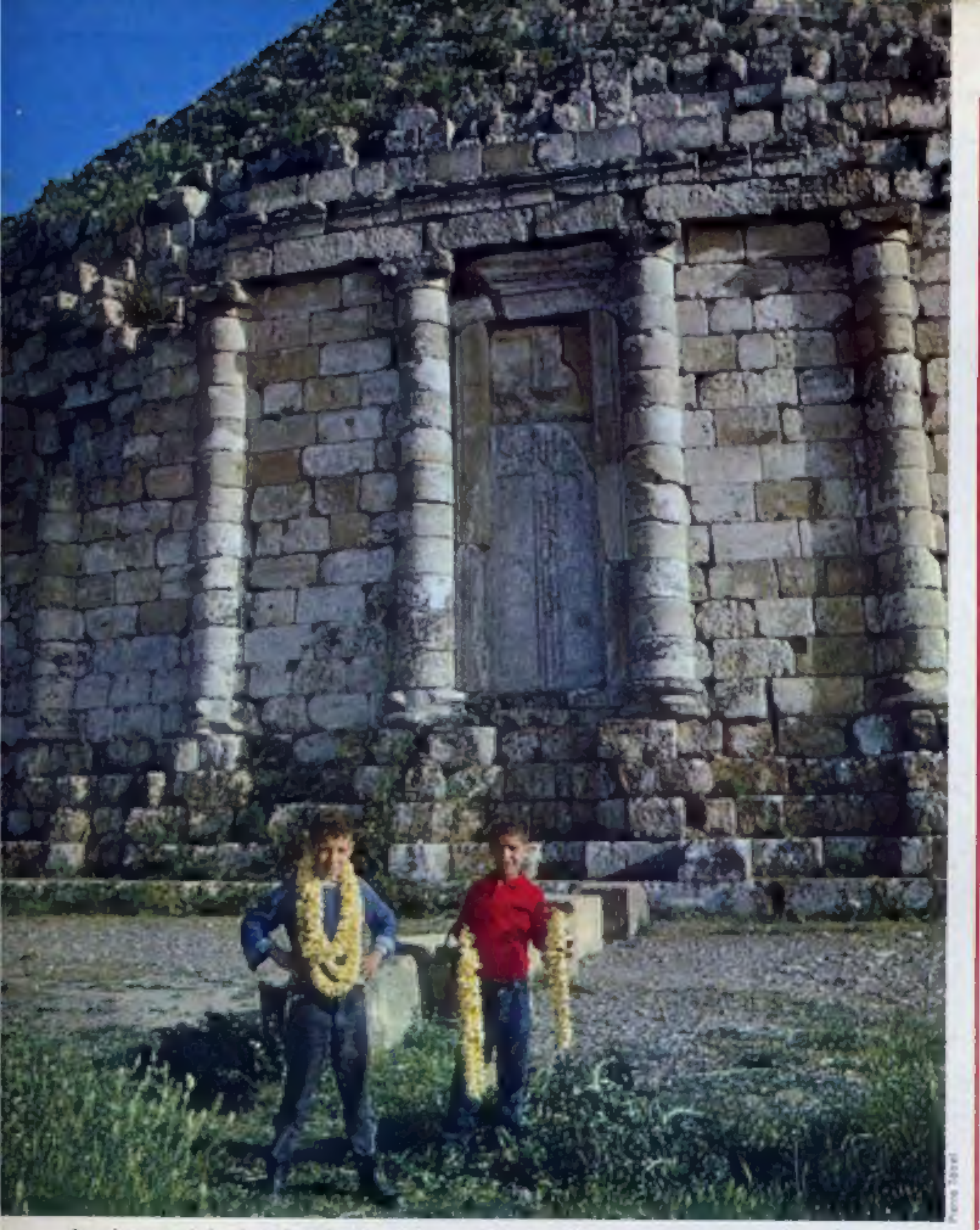
Le tombeau de la Chrétienne

Le tombeau de la Chrétienne apparaît comme une meule ou comme une ruche énorme à 260 mètres d'altitude. Les gens du pays y voient la sépulture d'une jeune fille qui séduisit un roi des Wisigoths, ou encore l'emplacement du trésor de la fée Halloula. Cette dernière y aurait enfermé ses richesses, et un jour, un berger qui avait vu le mur s'entrouvrir devant l'un de ses moutons, suivit celui-ci et ressortit du tombeau chargé d'or. La légende affirme que le trésor n'en aurait pas été épuisé pour autant.

porte sud. On apercevait alors une porte basse fermée par une herse.

Ce premier obstacle vaincu, on se trouvait dans un couloir bas qu'une autre herse obstruait, après quoi on pénétrait dans un vestibule. Là, une porte attirait l'attention sur la droite : le linteau portait, sculptés, un lion et une lionne, gardiens sacrés du monument. Pour qui était insensible à leur pouvoir magique, il fallait soulever la herse de cette porte, franchir un palier, monter quelques marches pour enfin se trouver dans une galerie circulaire au niveau du mausolée.

Celle-ci, admirablement voûtée en plein cintre, s'infléchissait à gauche en suivant le pourtour du monument. Des niches en quinconce au bas de la voûte permettaient de disposer des lampes à huile pour suivre processionnellement ce long couloir annulaire. Celui-ci rejoignait presque son point de départ, mais, un peu avant la porte est, il changeait brusquement de direction pour s'enfoncer au cœur du tombeau. Une porte basse arrêtait de nouveau le visiteur alors qu'il approchait du centre, fermée, comme les autres d'une herse, précédant aussi un couloir bas qui débouchait sur une première chambre voûtée. Un second couloir permettait de pénétrer enfin, toutes difficultés vaincues, dans le caveau proprement dit. C'était une



Au printemps, des enfants harcèlent les visiteurs, quêtant quelque argent ou proposant des colliers de jasmin.

dans l'ancien royaume de la Mauritanie

pièce rectangulaire voûtée de 4 m sur 3 m environ, chaque face étant percée d'une niche. Mais, vide de tout mobilier funéraire, elle ne permit pas de dater le monument.

A l'extérieur du mausolée, toujours à l'est, un lieu de culte s'élevait, soit que le défunt fût divinisé, soit simplement pour entretenir sa survie.

IIe-Ier siècle avant J.-C.

Ce tombeau est situé sur le territoire de l'ancien royaume de Maurétanie, qui comprenait en gros tout l'ouest du Maghreb. Cette monarchie s'effondra en 40 apr. J.-C. par l'assassinat de son dernier représentant, Ptolémée, à Rome, sur l'ordre de Caligula.

C'est le monument le plus représentatif parvenu jusqu'à nous de l'architecture des royaumes indépendants. Berbère par sa forme, celle des *bazinas* à degrés – tombes surmontées de gradins – et par toutes les croyances religieuses qu'il implique, il est revêtu d'une parure punique : colonnes et chapiteaux, qui témoigne de l'influence profonde de la civilisation carthaginoise sur le nord de l'Afrique. Celle-ci était elle-même tributaire de la civilisation grecque hellénistique dont les modes architecturaux régnaient alors sur toute la Méditerranée sans la moindre contestation.

L'étude des chapiteaux permet d'en faire remonter la construction aux IIe-Ier s. av. J.-C. Deux noms célèbres se dégagent alors, ceux de Bocchus Ier et Bocchus le Jeune. Peut-être faut-il leur attribuer la construction de ce tombeau aussi simple que grandiose. H

Odette BOUCHER

L'idée de la trêve civile

L'amitié entre Albert Camus, Amar Ouzegane et Mohamed Lebjaoui date des années qui ont précédé la seconde guerre mondiale.

En 1934, alors que Camus milite à Alger, aux Jeunesses communistes, la direction du parti communiste algérien songe à donner des responsabilités aux cadres musulmans. Elle assure notamment la promotion d'un jeune employé des P.T.T., Amar Ouzegane, un porteur de dépêches qui animera la section communiste de la Casbah et qui grimpera si haut dans la hiérarchie qu'il deviendra secrétaire général du parti. Camus rencontre souvent Ouzegane et deux de ses proches vivant en basse Casbah, Boualem Moussaoui et Mohamed Lebjaoui, deux Algériens qui gagnent leur vie dans le commerce – celui de la confiserie et celui des tissus –, mais qui affichent des idées politiques avancées et se donnent une bonne culture marxiste.

Le tournant international de 1935 sépare Ouzegane et Camus. Le Komintern, qui décide alors de donner la priorité à l'alliance avec la France et l'Angleterre contre la menaçante Allemagne hitlérienne, cesse de mettre systématiquement l'accent sur les luttes anticoloniales, et surtout sur celles qui sont menées dans les colonies anglaises et françaises. Le P.C.A. abandonne le mot d'ordre d'« indépendance algérienne » pour s'en tenir à des revendications beaucoup plus modérées. Ouzegane, toujours suivi par Lebjaoui, prend son parti de cette évolution justifiée, à ses yeux, par le contexte mondial, alors que Camus n'accepte pas ce qu'il considère comme un reniement et rompt bruyamment avec le communisme. Le désaccord politique n'empêche cependant pas les relations personnelles amicales. Celles-ci se poursuivent et survivent à la coupure de la guerre (Ouzegane est, pendant cette période, interné dans le Sud algérien, tandis que Camus, en métropole, s'illustre dans la Résistance française).

Le temps du combat

Le contact est repris en 1946, et d'autant plus facilement que Camus et Ouzegane consacrent alors beaucoup de leur temps au même métier, le journalisme. Le premier dirige, à Paris, le quotidien Combat, *le second s'occupe, à Alger, du quotidien* Alger républicain.

Quand Camus se rend à Alger, il va souvent prendre l'apéritif au « Café de la Marsa », qui appartient au frère d'Amar Ouzegane, et il va bavarder avec les clients – européens et musulmans – de Mohamed Lebjaoui, qui tient, sous les arcades de la rue Bab-Azoun, une riche boutique d'articles orientaux. Tous les trois se réunissent, à l'occasion, au « Couscous-Canard », le restaurant-quartier général du groupe Ouzegane-Lebjaoui-Moussaoui. Quand Ouzegane ou Lebjaoui séjournent à Paris, Camus les emmène au restaurant « le Hoggar », rue Monsieur-le-Prince, car, assure-t-il, le couscous y est aussi bon qu'à Alger, ce que contestent ses hôtes (qui affichent, en plaisantant, un nationalisme même culinaire).

Ce sujet gastronomique est le seul point de désaccord, car sur le plan politique, les points de vue de Camus, d'Ouzegane et de Lebjaoui sont assez proches. Ouzegane qui a été exclu, en 1947, du P.C.A., reconnaît que Camus avait eu raison avant lui quand il dénonçait les méthodes staliniennes. Les deux hommes n'ont pas toujours le même jugement sur les événements – Ouzegane œuvre surtout pour l'essor du nationalisme algérien, alors que Camus, tout en soutenant cette cause, s'inquiète fort du devenir de la communauté européenne –, mais ils ont la même sensibilité. Grands malades tous deux – Ouzegane est diabétique, Camus tuberculeux – ils savent quelle somme d'énergie il faut dépenser et quelles souffrances secrètes il faut parfois surmonter « pour vivre et lutter comme les autres, et même mieux que les autres », selon la formule qu'emploie souvent l'auteur de Noces.

Le temps du combat, du « meilleur combat », dira plus tard Ouzegane, arrive en novembre 1954. Lorsque Ouzegane et Lebjaoui mangent une fois de plus le couscous avec Camus, au début de 1955, ils ne peuvent pas révéler à leur ami qu'ils ont adhéré au F.L.N. et qu'ils y jouent déjà un rôle important, car le combat, c'est aussi la clandestinité. Ils connaissent cependant suffisamment bien Camus pour savoir que ce dernier vit intensément, à sa manière très personnelle, le drame algérien... Le dialogue semble encore possible. C'est de ce dialogue que va naître l'idée de la « trêve civile ».

CHRONOLOGIE Janvier 1956

FRANCE

2 : élections législatives. Indépendants, Paysans, R.G.R., M.R.P. : 190 sièges.
Front républicain : 170 sièges.
Communistes : 151 sièges.
Poujadistes : 52 sièges.
7 : mise en marche de la pile G1 à Marcoule.
19 : mémorandum français sur le Moyen-Orient.
24 : André Le Troquer élu président de l'Assemblée nationale.
31 : investiture du gouvernement Guy Mollet (420 voix contre 71 et 83 abstentions).

AFRIQUE DU NORD ET MOYEN-ORIENT

1er : le Soudan proclame son indépendance.
4 : motion de 61 élus musulmans à l'Assemblée algérienne demandant la reconnaissance de la nationalité algérienne.
12 : déclaration de J. Soustelle : rejet du fédéralisme, intégration, collège unique.
14 : création à Alger d'un Comité d'action et de défense de l'Algérie française.
16 : nouvelle Constitution égyptienne : l'islam religion d'État.
17 : la Libye accorde des concessions de recherche pétrolière à six compagnies américaines.
18 : accord militaire syro-libanais.
20 : motion de la fédération des maires d'Algérie : maintien du caractère français à l'Algérie.
22 : incidents israélo-égyptiens dans la zone d'El-Auja.
23 : décès du Glaoui, pacha de Marrakech.
Signature à Tripoli d'un accord italo-libyen.
25 : le groupe arabo-asiatique à l'O.N.U. renonce à porter l'affaire algérienne devant le Conseil de sécurité.
28 : Salah ben Youssef, adversaire de Bourguiba, s'enfuit en Libye.

AMÉRIQUE

6 : état de siège au Chili.
10 : déclaration de Dulles sur la compétition américano-soviétique en Orient.
12 : négociations sino-américaines à Genève.
31 : Kubitschek inaugure son mandat de président du Brésil.

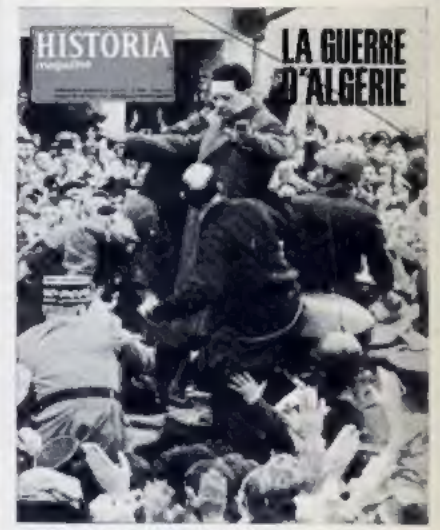
ASIE

2 : conférence néerlando-indonésienne.
4 : l'amiral Radford en visite à Tai-Wan.
14 : ajournement des entretiens américano-philippins.
19 : duel d'artillerie entre Amoy et Quemoy.
30 : déclaration de Chou En-Lai sur la question de Tai-Wan.
31 : incidents à Goa.

EUROPE

2 : le docteur Schneider élu président de la Diète sarroise.
4 : inauguration de la ligne aérienne Moscou-Pékin.
7 : incidents à l'université de Madrid.
9 : conversations sur le projet de rattachement économique de la Sarre à l'Allemagne.
Conversations Makarios-Harding sur l'avenir de Chypre.
10 : dissolution du parlement grec.
13 : accord entre l'Allemagne de l'Est et l'U.R.S.S. sur le stationnement des troupes soviétiques.
16 : déclaration Boulganine sur l'aide à l'Amérique latine.
23 : accord commercial roumano-yougoslave.
28 : accord de coopération atomique soviéto-yougoslave.
30 : arraisonnement de trois chalutiers soviétiques dans les eaux territoriales norvégiennes.

LA SEMAINE PROCHAINE



SOUSTELLE : L'ADIEU D'ALGER

Sommaire du n° 211 :

• Le Front républicain

Edgar Faure proposait l'application immédiate du statut de 1947. Guy Mollet et ses amis du Front républicain, victorieux aux élections, proposeront-ils un nouveau programme pour résoudre le problème algérien ?

• Le départ de Soustelle

Le gouverneur de l'Algérie doit partir : il est remplacé par le ministre résidant Robert Lacoste. Jacques Soustelle, né à Montpellier, est accompagné sur le quai d'embarquement par une foule déchaînée... Méridional, il ne pouvait toutefois imaginer que l'enthousiasme méditerranéen pût atteindre pareil degré de fanatisme.

• Algérie « souffrante et aimée »

Malgré tous ses efforts, sa volonté de rétablir l'ordre, d'imposer les réformes nécessaires, Jacques Soustelle quitte une Algérie engagée dans la guerre totale. Les renforts attendus pouvaient-ils retourner la situation ?

• L'épopée des Sahariens

...« Entre l'État français et les chameaux, éternellement incapables de se comprendre, il y avait un intermédiaire naturel qu'on a su enfin utiliser : les tribus nomades du Sahara... » En dépit de quelques défections, elles resteront jusqu'à la fin parmi les plus fidèles de l'armée d'Afrique.

• L'action psychologique

Elle a fait ses premiers pas dès 1943 en Afrique du Nord, puis en Indochine. Dès l'arrivée de Robert Lacoste, le 5e bureau prend un nouvel essor. Il ne cessera de se développer.

Imprimé en France - Imp. GEORGES LANG, 11, rue Curial, Paris. Dépôt légal 1er trim. 1972. – N° d'imp. C. 70. Librairie Jules Tallandier, Paris N° 2040.
Directeur responsable de la publication : Maurice DUMONCEL.
N° 210 - 12 janvier 1972.

HISTORIA
magazine

L'ÉCHO D'ALGER
Le plus fort tirage de l'Afrique du Nord
Rédaction : 20, rue de la Liberté, Alger — Administration : 9, bd Carnot, Alger

Notre envoyé spécial
Robert-G. Soulé
dans l'Aurès

Une des plus brillantes opérations : l'anéantissement de la bande de Ben Boulaïd

Les légionnaires ont dû exterminer au corps à corps les rebelles retranchés dans des grottes de l'oued Taïoust dans l'Ammar-Khaddou après un furieux combat

Première phase

SUITE EN PAGE 4

POUR LA SOUVERAINETÉ FRANÇAISE

Un comité unique des élus d'Algérie est constitué

L'Assemblée algérienne enverra également une délégation à Paris

Le haut commissaire à l'Energie atomique déclare à Alger :

Une centrale atomique sera nécessaire à l'Algérie pour son industrialisation

Conférence ce soir



DANS QUELQUES JOURS

23 chambres vont être occupées par des étudiants à Diar-el-Mahçoul

Sévère accrochage à l'ouest de Gafsa

Depuis vendredi soir

Pas de télégraphe et de téléphone entre l'Algérie et la Tuni...

II - DE L'"ILE AUX FEMMES" (SICILE) A LA CALIFORNIE EN PASSANT PAR CHIFFALO

Un reportage de RENÉ SICART

Bruno le Chiffaloto crée la pêche à Monterey



SUITE EN PAGE 9

DÉCIDÉS A NE PAS SE LAISSER RANÇONNER

Des fellahs de L'Arba reçoivent les rebelles à coups de fusil

DEUX HORS-LA-LOI BLESSÉS

Directeur du réseau méditerranéen de la Cie générale transatlantique à Marseille

M. Camille STUPFLER est promu chevalier de la Légion d'honneur

M. Camille Stupfler

M. François CASTEAU sous-préfet de Saïda

...traction" tombe ... mètres et s'écrase ...avin : 2 morts, 1 blessé

Place du Gouvernement

Remous autour d'une conférence d'Albert CAMUS

De nombreux Algérois ont manifesté leur hostilité à l'égard de la politique mendésiste



Lun. 23 - L. 23 janvier 1956

Remous, place du Gouvernement

SUITE DE LA 12

Une belle initiative

Les Campeurs français Algérie-Sports et l'A.M.A.R. au secours de l'enfance malheureuse

Une motion de l'U.G.E.M.A.

Huit concurrents disp...

LE RALLYE LE CAP-MÉDITERRANÉE

M. BUCHMANN est arrivé à Zinder



Dans le numéro des 22 et 23 janvier 1956, les commentaires de « l'Écho d'Alger » sur la conférence d'Albert Camus, rejoignent les conclusions de l'organisateur... « Notre tâche, si obscure et ingrate qu'elle soit, nous devons l'assumer avec l'ambition de mériter un jour de vivre en hommes libres [...] comme des hommes qui refusent [...] d'exercer et de subir la terreur »